

11. 2. 29/1

GRAMMAIRE COMPARÉE

DÈS

LANGUES

BIBLIQUES,

APPLICATION DES DÉCOUVERTES DE CHAMPOLLION A L'ÉTUDE DES LANGUES
DANS LESQUELLES ONT ÉTÉ ÉCRITS LES LIVRES SAINTS,

PAR M. L'ABBÉ E. VAN DRIVAL,

Directeur et Professeur au Grand Séminaire d'Arras, Membre des Sociétés
asiatiques de Paris et de Londres.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire et Analyse des Alphabets sémitiques et européens.

PARIS,

Chez JACQUES LÉCOFFRE et C^e, rue du Vieux-Colombier, 29,
ci-devant rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8.

1855.

15.3.198

GRAMMAIRE COMPARÉE
DES LANGUES BIBLIQUES.

GRAMMAIRE COMPARÉE
DES
LANGUES
BIBLIQUES,

APPLICATION DES DÉCOUVERTES DE CHAMPOLLION A L'ÉTUDE DES LANGUES
DANS LESQUELLES ONT ÉTÉ ÉCRITS LES LIVRES SAINTS,

PAR M. L'ABBÉ E. VAN DRIVAL,

Directeur et Professeur au Grand Séminaire d'Arras, Membre des Sociétés
savantes de Paris et de Londres.

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire et Analyse des Alphabets sémitiques et européens.



PARIS,

Chez JACQUES LECOFFRE et C^e, rue du Vieux-Colombier, 29,
ci-devant rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 8.

1855.

Boulogne-sur-Mer, Imp. de BANCAL frères, Grande-Rue, 51.

PRÉFACE.

Faciliter et rendre plus générale l'étude des langues orientales par l'application des découvertes de Champollion , tel a été notre but en nous livrant aux longues recherches comparées dont nous publions aujourd'hui la première partie.

Cette première partie contient tout ce qui concerne l'alphabet, et nous pensons qu'il n'est plus possible d'en contester l'origine et la filiation, après les lumières si vives que l'illustre auteur a versées sur ce sujet jusques - là si obscur. Ce ne sont plus ici, en effet, les théories hasardées et systématiques de Court de Gébelin et de tant d'autres qui ont écrit sur cette matière avant que les véritables données de l'égyptologie fussent livrées au monde savant. Ce sont des faits bien et dûment constatés, ce sont des notions certaines et positives, qui désormais forment la base solide sur laquelle pourra s'élever l'édifice de la science des langues de l'Orient.

L'explication de l'alphabet réclamait des développements graphiques tout particuliers pour être claire et facilement intelligible. Aussi,

n'avons-nous pas hésité à consacrer à chacune des lettres une planche spéciale , et c'est le grand nombre de ces planches qui nous a déterminé à faire paraître séparément cette partie de notre travail. L'usage en sera ainsi moins incommode, et ce petit volume, formant une sorte d'Atlas, pourra plus facilement être consulté et mis en regard des autres parties de l'ouvrage, toutes les fois qu'un doute s'élèvera sur l'origine , la figure primitive ou la signification d'un des éléments de la langue écrite, à l'occasion d'un texte qu'il s'agira d'élucider, ou d'un principe dont il y aura lieu de faire l'application.

La seconde partie contiendra la grammaire des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque, arabe, comparées entre elles d'abord, puis à l'égyptien, dont nous donnerons une double grammaire, d'après Champollion pour la langue ancienne, et d'après A. Peyron pour la langue copte proprement dite.

La troisième partie offrira la glossologie comparée des mêmes langues.

Puissent ces faibles essais contribuer quelque peu à exciter le goût des fortes études dans ceux qui ont à expliquer les Livres Saints! Nous nous regarderons comme surabondamment dédommagé de nos fatigues, si nous aidons en quelque chose à obtenir ce si désirable résultat.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Passage de Clément d'Alexandrie expliquant un texte des Actes des Apôtres, et prouvant, ainsi que l'établissent les découvertes de Champollion et les données fournies d'ailleurs par Eusèbe et saint Jérôme, que l'origine des lettres sémitiques et européennes remonte aux hiéroglyphes égyptiens Pages 5 à 5

— Analyse des éléments de l'alphabet. — Méthode suivie par les Égyptiens dans leur marche progressive de l'écriture figurative, ou imitative des objets, à l'écriture phonétique, ou exprimant les idées par l'intermédiaire des mots. — Complication de ce système.

— Simplicité et clarté plus grande du système hébreu. 5 à 9

— Sens caché des lettres de l'alphabet, expliqué à la fois par les Pères de l'Eglise et par les modernes Egyptologues. 9 et 10

— Application successive des mêmes principes à toutes les lettres de l'alphabet. 11 à 25

— Digression servant d'exemple du système de symbolisme que les anciens suivaient quelquefois dans la composition de leurs mots. 17 à 19

CHAPITRE DEUXIÈME.

Complément de la démonstration de cette vérité que tous nos alphabets orientaux et européens viennent de l'Égyptien par le Phénicien, à l'aide d'une planche double et transparente pouvant se lire à la fois selon le système oriental, ou de droite à gauche, et selon le système européen, ou de gauche à droite. — Examen détaillé de cette planche 27 à 29

Nouveau témoignage en faveur de la même doctrine, tiré du bel ouvrage de M. Forster, intitulé : La Voix d'Israel sur les rochers de Sinai, restes des traditions patriarcales sur les monuments de l'Égypte, de l'Étrurie et de l'Arabie méridionale.

— Analyse de cet ouvrage par M. Carré, article publié par les *Annales de philosophie chrétienne*. 29 à 37

— Analyse du même ouvrage par M. Garcin de Tassy, article publié par le *Journal asiatique* 38 à 45

— Conclusions de M. Forster, entièrement semblables aux nôtres.

— Examen comparé de ses alphabets primitifs du Sinai et de nos al-

phabets sémitiques et européens ramenés à l'Égyptien ; planche tirée de son ouvrage. 43 à 47

Conclusion de cette première partie ; accord des découvertes de la science moderne et des témoignages anciens de la tradition et des Pères de l'Église. 47 à 48

APPENDICE

Texte grec du passage de Clément d'Alexandrie.	49
Texte de la lettre de saint Jérôme souvent citée dans le premier chapitre.	50 à 52
Traduction française des textes d'Eusèbe également cités dans le même chapitre.	52 à 54
Noms des lettres de l'alphabet hébreu d'après Eusèbe	55
Noms des lettres de l'alphabet hébreu d'après saint Jérôme	55
De l'alphabet secret des Grecs.	56

ATLAS.

Vingt-deux planches d'alphabets comparés avec texte explicatif.
Liste des alphabets contenus dans ces planches :

1° Alphabet hiéroglyphique égyptien, extrait de la grammaire égyptienne de Champollion-le-Jeune et mis dans un ordre correspondant aux 22 lettres de l'alphabet hébreu. Cet alphabet occupe la première colonne de chaque planche.

2° Alphabet démotique égyptien, extrait du même ouvrage et mis dans le même ordre. Cet alphabet occupe la seconde colonne de chacune des 22 premières planches.

3° Alphabet phénicien ou samaritain, d'après Court de Gébelin, Contant de la Molette, les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles lettres, Montfaucon, etc.

4° Alphabet hébreu ancien de saint Jérôme.

5° Alphabet chaldéen ou hébreu carré.

6° Alphabet hébreu des médailles.

7° Alphabet arabe coulique.

8° Alphabet arabe vulgaire.

9° Alphabet syriaque estranghelo.

10° Alphabet syriaque ordinaire.

11° Alphabets grecs de diverses époques, d'après Montfaucon.

12° Alphabet copte.

13° Alphabets osque, samnite, étrusque et latin de diverses époques, d'après M. Champollion-Figeac et autres auteurs.

14° Alphabet espagnol ancien, d'après Court de Gébelin, etc.

Tous ces alphabets occupent la troisième colonne des 22 planches. La planche 23^e reproduit dans un seul tableau tous ceux de ces alphabets qui s'écrivent de droite à gauche, ou à la manière de l'Orient.

La planche 25^e reproduit tous ceux de ces alphabets qui s'écrivent de gauche à droite, ou à la manière de l'Occident.

La double planche 24^e est expliquée, pages 27, 28 et 29 de cette première partie.

██████████ ██████████.

Chapitre Premier.

HISTOIRE ET ANALYSE DE L'ALPHABET.



Moïse, dit l'Écriture Sainte, avait été instruit dans toutes les sciences des Égyptiens : *Et eruditus est Moyses omni sapientia Egyptiorum, et erat potens in verbis, etc.*—(Act. Apost., cap. VII, vers. 22.)

Cette assertion de nos livres saints se trouve maintenant prouvée jusqu'à l'évidence, depuis que les découvertes providentielles de notre admirable Champollion sont venues répandre la lumière sur les ténèbres de l'antique Égypte, et faire rendre à ses monuments, jusqu'ici muets, un solennel témoignage à la véracité de l'écrivain inspiré.

Clément d'Alexandrie, commentant le passage que nous venons de citer, avait dit, au livre 4^{er} de ses

Stromates, pages 343 et 344, (édition de Paris 1644, in-folio.) « Moïse, étant devenu grand, les plus habiles » des Égyptiens lui enseignèrent l'arithmétique et la » géométrie, la rythmique et l'harmonie, la médecine » et la musique.

» Ils lui apprirent encore la philosophie par symbo- » les, celle qui est contenue dans les lettres hiérogly- » phiques.

» Il fut instruit par les Chaldéens et Égyptiens sur les » lettres des Égyptiens, et sur la science des choses » célestes ; c'est pourquoi il est dit aux Actes des Apô- » tres qu'il fut instruit dans toutes les connaissances » des Égyptiens.

» Eupolème, dans le livre qu'il a écrit sur les rois » juifs, dit que MOÏSE fut le premier savant, et que LE » PREMIER IL ENSEIGNA LA GRAMMAIRE AUX JUIFS. Les » Juifs transmirent cet art aux Phéniciens, et les Phéni- » ciens aux Grecs. »

(Voir plus loin le texte grec de ce passage si curieux et si impor- tant.)

Si maintenant nous comparons les lettres qui compo- sent l'alphabet hébreu, soit celles de l'hébreu carré, soit celles du samaritain ou phénicien, avec les caractères démotiques attribués par Champollion aux articulations ou aux sons correspondants dans chacune des deux langues, hébraïque et égyptienne, nous trouvons, non sans étonnement, des signes graphiques d'une ressemblance frappante, souvent même d'une identité parfaite. — Nous obtenons, du reste, le même résultat, si nous comparons les signes phonétiques égyptiens avec les lettres grecques et latines, et, à plus forte raison,

avec celles des alphabets arabes et syriaques , ainsi que nous le verrons bientôt.

Si , non contents de cette première épreuve , et sans nous arrêter à cette ressemblance matérielle , nous voulons aller plus loin encore et pénétrer jusqu'à l'idée cachée de part et d'autre sous cette forme grossière et dégénérée , jusqu'à la raison qui des deux côtés a fait choisir telle forme de préférence à telle autre forme , nous trouvons , au terme de nos recherches , une idée commune , un hiéroglyphe commun aux deux langues , un seul et même système d'alphabet.

Les explications données par saint Jérôme et Eusèbe , les sens attachés par les Anciens à chacune des lettres hébraïques , les noms mêmes de ces lettres se trouvent en parfait accord avec les explications des signes phonétiques égyptiens donnés par Champollion ; la démonstration alors est complète ; une nouvelle et immense lumière s'est faite sur la langue sacrée ; l'ethnographie a acquis un fait nouveau ; l'unité primitive de la famille humaine a reçu une preuve de plus ; une fois de plus aussi se vérifie le mot de Bacon : *Peu de philosophie éloigne de la religion , beaucoup de philosophie y ramène.*

Entrons dans l'examen si intéressant des différents alphabets sémitiques et européens comparés aux caractères phonétiques égyptiens. La suite de cet ouvrage fera voir quelle est l'importance majeure de cette première étude.

Analyse des éléments de l'Alphabet.

La lettre A, planche 1^{re}.—La planche 1^{re} vous offre, dans une première colonne, tous les hiéroglyphes dans

lesquels Champollion a découvert la valeur phonétique de l'A.—Une seconde colonne donne les formes abrégées, ou démotiques, populaires, des mêmes signes.—Un examen tant soit peu attentif vous fait bientôt apercevoir les rapports frappants qu'il y a entre ces signes de la seconde colonne et les lettres des alphabets hébreu, samaritain ou phénicien, arabe, syriaque, grec et latin qui sont tracés dans la troisième colonne.— Nous allons du reste entrer à ce sujet dans certains développements.

On sait comment Champollion a expliqué le système phonétique des Égyptiens, et le passage de l'écriture figurative, ou imitatrice des objets mêmes, à l'écriture phonétique, ou exprimant les idées par l'intermédiaire du son des mots.

Pour parvenir à ce dernier résultat, ils inventèrent un moyen bien simple en apparence (les découvertes les plus sublimes de l'esprit humain paraissent faciles lorsqu'elles sont faites) ; ils convinrent que, pour représenter aux yeux une voix ou une articulation données, on représenterait un ou plusieurs des objets fort connus, dont le nom en langue égyptienne commençait par la voix ou le son qu'il s'agissait de noter. Dès-lors l'alphabet fut créé et la plus admirable découverte de l'esprit humain accomplie.

Dans la langue égyptienne, par exemple, un Roseau se disait AKE; l'image d'un roseau, ou plume à écrire, marqua la lettre A.

Un Lion se disait LAb; l'image d'un lion fut la lettre L ou plutôt la syllabe LA, car il est plus vrai de dire que l'écriture égyptienne aussi bien que l'écriture hébraïque, est syllabique, ainsi que le prouvent les voyelles généralement retranchées dans le corps des mots.

Une Bouche se disait Ro ; l'articulation R ou Ro fut figurée par une bouche , et ainsi de suite.

Comme les noms de beaucoup d'objets fort connus commençaient nécessairement par les mêmes voix ou articulations , on eut pour représenter chacun de ces sons un assez grand nombre de signes différents , parmi lesquels les scribes pouvaient choisir , de manière à conformer leurs signes aux sujets qu'ils traitaient , à les accommoder aux exigences diverses du champ sur lequel ils les gravaient , à les varier pour le plaisir de l'œil ou même selon les jeux de leur caprice.

Ainsi la lettre A (planche 4^{re}) se représentait à la fois par un Roseau , par un Niveau , un Épervier , une Oie , un Aigle , un Doigt , une Arme de projection ou Trait , un Carquois , une Fleur , etc. , et cela , parce que dans la langue parlée les noms de ces objets commençaient tous par un A. Il en était de même des autres lettres.

- La lettre M , par exemple (planche 43^{me}) , avait pour notations diverses une Coudée , un Réservoir , une Muraille , une Chouette , une Racine , un Vautour , un Calam , un Bras humain tenant un globe , une Enceinte , un Anneau , une Arme de guerre , une Plume d'autruche , etc.

On ne sera pas surpris d'apprendre , après cela , que les signes phonétiques des Égyptiens , ou en d'autres termes le nombre des lettres de leur alphabet , s'élève , selon celui que nous a donné Champollion , à 260.

Le système hébreu fut beaucoup plus simple , en ce qu'il ne choisit sur ce grand nombre de signes que les 22 caractères suffisant à rendre toutes les voix et tous les sons de sa langue. Ce sont ces 22 caractères , hé-

breux (ou phéniciens, peu importe), qui ont donné naissance à tous les alphabets européens, à quelques lettres spéciales près, comme nous nous réservons de l'expliquer ailleurs; c'est de ces 22 caractères de choix que nous continuons l'examen.

Le signe démotique égyptien correspondant à l'*Aleph* hébreu, n'est, selon Champollion, qui ne marche jamais qu'appuyé sur les monuments, n'est que l'abrégé expédié du dessin de la première colonne, qui représente un Roseau ou plume de scribe.

Ce Roseau (n° 1 de la planche 4^{re}) s'était trouvé transformé par les scribes égyptiens en un autre signe, abrégé du premier, qui se trouve en tête de la seconde colonne. Deux traits principaux avaient suffi pour noter les deux caractères généraux de cet objet: une ligne presque verticale et une autre tracée dans une direction oblique. — Or, nous retrouvons exactement ces deux lignes, presque sans aucune modification, dans les trois lettres phéniciennes du commencement de la troisième colonne. Nous en saisissons pareillement une réminiscence très-prononcée dans les deux caractères arabes qui suivent, dans les lettres syriaques de la seconde ligne; enfin, l'alphabet hébreu de cette même ligne nous offre une reproduction très-peu altérée de cette forme, à laquelle on a simplement donné une autre position, pour la faire ressembler, par les dimensions et le *quarré* de la figure de cet alphabet hébreu-chaldaïque, aux autres lettres qui composent ce même alphabet.

Il y a là quelque chose de tout-à-fait semblable à ce qui s'est passé dans l'écriture gothique, par rapport à l'ancienne écriture romaine des monuments et des manuscrits.

Le Niveau (n° 2) a d'abord donné l'abrégé ou le tracé linéaire de la seconde colonne ; puis les six ou sept types samaritains, samnite, grec ou étrusque, latin et phénicien, qui se trouvent placés en regard dans la troisième.

Il en est de même des signes 3, 4 et 5, par rapport aux formes correspondantes de la troisième colonne ; toutefois la ressemblance et l'origine sont ici quelque chose de moins évident.

Nous trouvons encore un rapport très-frappant entre l'hiéroglyphe n° 8 et l'A latin ancien qui est en regard ; enfin la forme samaritaine, placée au-dessous, peut aussi bien venir de l'hiéroglyphe n° 13, que de la première figure à laquelle nous l'avons d'abord assignée.

Donc, dès maintenant nous pouvons considérer comme un fait acquis à la science, que les différents caractères qui expriment la voix A dans les alphabets hébreu, phénicien, arabe, syriaque, grec et latin, viennent des hiéroglyphes égyptiens qui servaient précisément à noter cette même lettre.

Mais nous pouvons aller plus loin que ce résultat *tout matériel*.

Si, en effet, voulant pénétrer jusqu'au sens que cachèrent les inventeurs de cette merveilleuse découverte sous l'écorce grossière de ces lettres, nous interrogeons à la fois, et les Pères de l'Église et les modernes égyptologues, nous recevons des deux côtés une même réponse, nous trouvons de part et d'autre un sens identique.

Saint Jérôme et Eusèbe, le premier dans la 3^e (al. 155) de ses lettres : *ad Paulam* ; le second dans sa *Préparation évangélique*, livre 10^e, chap. 5^e, et livre

11^e, ch. 6^e, ont donné au mot *Aleph* le sens de *doctrine*, de *science*.

Or, quelles sont les images que nous présente Champollion comme désignant la même lettre ? C'est d'abord le Roseau à écrire, l'instrument de la *doctrine*, de la *science*, qui se transmet aux générations présentes et futures par le moyen de l'écriture. — Puis c'est l'Epervier, l'Aigle, qui de ses yeux hardis et forts entre tous, nous disent les Anciens, fixe le soleil, centre de lumière et symbole de la lumière incréée, de la *science*. C'est encore le Trait, l'arme de projection, qui dans le sens symbolique admis par l'Egypte, signifiait un rayon, un trait, un jet de lumière, idée qui rappelle encore celle de la *science* qui illumine l'intelligence. En un mot la lettre A est, si on peut ainsi parler, une lettre de lumière, d'éclat, de clarté, et si nous observons attentivement grand nombre de mots où elle se trouve comme élément principal dans les langues primitives, nous verrons qu'en réalité elle y joue bien souvent ce rôle et représente cette idée.

Passons maintenant à l'examen de la seconde lettre.

La planche 2^e offre à vos regards les formes diverses de cette seconde lettre de l'alphabet, le B ou *Beth* des Hébreux.

La première colonne contient les hiéroglyphes phonétiques égyptiens qui correspondent à cette articulation ; dans la seconde sont les abrégés démotiques, ou signes populaires, de ces hiéroglyphes ; enfin vous trouvez dans la troisième les différents caractères alphabétiques orientaux et européens qui tirent leur origine de ces deux premières séries de signes graphiques.

Il suffit du reste de considérer quelques instants avec attention ces trois colonnes, pour se convaincre que ce sont bien les formes égyptiennes qui ont donné naissance aux formes alphabétiques destinées à marquer la lettre B.

Mais il y a plus. Si nous cherchons, ici encore, quel est le sens caché sous ces formes, nous trouvons une correspondance parfaite entre les significations données à cette lettre par les Anciens et les idées que nous présentent, même à la première vue, les hiéroglyphes marquant la lettre B.

D'après saint Jérôme et Eusèbe, le nom de la lettre B (*Beth*), signifie *maison*, *intérieur* ; les hiéroglyphes vous offrent tous une idée d'*intérieur*. C'est un Vase, ou objet contenant, dans ses différentes formes. C'est le symbole du Cœur, de l'*intérieur* de l'homme (n° 5). C'est le symbole de l'Ame, de l'Esprit (n° 7). C'est le Bélier qui ouvre, qui pénètre à l'aide de ses cornes toujours agressives, qui *entre*, et qui pour cette raison marque l'*entrée* ou le commencement de l'année dans les signes astronomiques de tous les peuples. C'est une Jambe (n° 4), qui nous donne aussi la même idée. En un mot l'idée d'*intérieur*, du sens de la préposition *in* ou *dans*, est tellement inhérent à la lettre B, qu'en hébreu cette lettre toute seule suffit pour exprimer cette préposition, et que, même quand elle entre comme élément de composition dans des mots, elle imprime souvent à ces mots cette même idée. Il serait facile d'en citer de nombreux exemples.

La lettre G, le *Ghimel* des Hébreux, offre généralement l'idée d'*élévation*, de *grandeur*, et tout d'abord

nous pouvons reconnaître ce sens dans les hiéroglyphes de la première colonne de la troisième planche. Nous y voyons en effet : le Serpent royal, élevé ; un Siège ou Trône ; un Sceptre ; la Queue du crocodile, animal vénéré comme symbole de la Divinité ; en un mot tous signes tendant à nous donner une seule et même idée de quelque chose d'élevé, de supérieur, de grand, d'accompli et de *parfait*.

Or, cette même idée de *perfection*, de plénitude ou d'*accompli*, nous la retrouvons dans l'explication d'Eusèbe (Prép. Evang., liv. 10, ch. 5), qui dit positivement que *Gimel* signifie *complément* ou *plénitude*, et dans saint Jérôme, qui lui donne le même sens.

Il est presque superflu, ce nous semble, de faire remarquer l'analogie si frappante qu'il y a entre les signes qui remplissent les trois colonnes de la planche que nous examinons en ce moment.

Ainsi le *Dgiandgia* des Coptes (3^e colonne) est identique au signe correspondant de la seconde colonne ; il en est de même des G latin et arabe coufique, correspondant aux signes 8 et 9, ainsi que du G grec, en regard du n^o 14 ; la ressemblance des autres caractères avec les signes hiéroglyphiques, pour être moins grande, n'en est guères cependant moins évidente.

La lettre D, le *Daleth* ou *Delth* des Hébreux (planche 4^e), vient aussi évidemment des formes hiéroglyphiques et démotiques contenues dans les deux premières colonnes de cette même planche. — C'est à peine si l'on peut noter çà et là un tout petit changement. — Ainsi, à la première ligne de la colonne des alphabets, vous voyez le demi-cercle dans une position verticale, tandis que

l'hiéroglyphe de la première de ces colonnes vous le présente dans le sens horizontal.— A la troisième ligne, 4^{re} caractère, la ligne verticale est un peu plus abaissée que dans le signe correspondant de la seconde colonne. (On reconnaîtra facilement dans ce signe notre chiffre 4, désigné, on le voit, par la 4^e lettre de l'alphabet ancien, comme notre chiffre 1 est aussi emprunté de la 1^{re} lettre de l'alphabet arabe ou syriaque. On sait que tous nos chiffres viennent de ces alphabets anciens ; mais les deux que nous citons sont particulièrement remarquables par l'identité de leur forme avec les formes primitives. On peut toutefois citer encore le chiffre 8, planche 8^e, et aussi, mais à un moindre degré de ressemblance, les chiffres 7 et 9, planches 7^e et 9^e.)

L'hiéroglyphe qui a surtout fourni aux divers alphabets la 5^e de leurs lettres, la lettre E, nous offre une sorte de champ planté de lotus en fleurs, ou un bouquet de de cette même plante (planche 5^e, n^{os} 43 et 44), et nous met ainsi dans l'esprit l'idée de fertilité, de culture, de vie. Or, dans l'hébreu, ainsi que dans le grec, et même dans le français, cette lettre est par excellence la lettre qui marque la vie ; c'est elle qui caractérise le genre féminin, que saint Augustin désigne aussi par l'idée de champ. (*De civitate dei*, lib. xiv, cap. 23.— Virgil., Georg., lib. 3, vers. 436.)

La lettre OU, V (en hébreu *Ouau*, ou *Vau*), est une de celles dont le sens est le plus précis et la notation graphique la plus diversifiée.

Quant au sens, tous les Orientalistes savent que c'est

la lettre de l'*union*, de la *liaison*. Toute seule elle suffit à désigner la conjonction *et*, si fréquente dans les langues de l'Orient. C'est peut-être la lettre la plus employée, celle qui se rencontre le plus souvent sous les yeux du lecteur. Il est presque inutile de dire que saint Jérôme lui donne le sens de *Et*. Il n'y a pas en effet le moindre doute sur la destination, sur les fonctions de cette lettre. L'hiéroglyphe n° 4 (planche 6^e), nous offre un Crochet, instrument d'*union*, de *liaison*. Les signes 4 et 13 se rapportent à un ordre d'idées dont nous parlerons lors de l'explication de la planche 10^e, et reproduisent en dernière analyse exactement le même sens.

Quant à la parenté qui existe entre les signes des deux premières colonnes et ceux de la troisième de la planche n° 6, il suffit d'avoir des yeux pour la constater à l'instant même. Nous y trouvons jusqu'à notre V, notre F, notre U, et même notre chiffre 6, dans les formes nombreuses et variées, bien que les mêmes au fond, qui se partagent le rôle de représenter d'une manière visible à nos sens l'idée que renferme la lettre que nous venons d'étudier.

La lettre suivante (le Z, Dz, le *Dzain*, ou *Zai* hébreu), bien que facile à expliquer quant aux formes extérieures, puisqu'il suffit de comparer entre elles les trois colonnes de la planche 7^e pour en préciser immédiatement l'origine hiéroglyphique, n'est pas aussi facile à déterminer quant au sens qu'elle recouvre.—Nous essaierons d'y revenir dans la revue d'ensemble que nous ferons après avoir terminé l'analyse à laquelle nous nous livrons en ce moment.

La lettre *Ec* double et aspirée (le *Heeth* hébreu) , planche 8^{me} , nous offre au contraire un sens bien clair et que nous trouvons le même, soit dans les monuments hiéroglyphiques , soit dans l'enseignement des Anciens.

Ceux-ci nous disent en effet que cette lettre signifie *la vie* , non pas à l'idée simple et fugitive en quelque sorte , mais bien et surtout la vie prolongée , durable , *vie et vie* , comme diraient les Orientaux et comme le prouverait au besoin l'analyse des formes du verbe grec.

Or, il se trouve que le mot *Heeth*, nom de la lettre hébraïque , répond aux racines qui donnent les idées d'entourer, prendre, *lier* ; il se trouve aussi qu'un des symboles destinés à représenter cette lettre , nous offre l'image d'un Tortis ou Corde (pl. 8^{me}, n° 4) ; il se trouve encore que cette même lettre est désignée par une Feuille de lotus, par une Maison , par une Face humaine, siège principal de l'âme , nous dit la Genèse, (*inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*). Par les parties antérieures du lion (même sens) ; par le signe du principe féminin ou maternel, *Eeva*, la Mère des Vivants ; *Hei*, épouse, femme ; enfin par une croix, *He*, symbole universel de la vie future , c'est-à-dire durable , chez les peuples primitifs.

Cette lettre est donc un redoublement , un allongement plus aspiré de la cinquième lettre de l'alphabet.

Quant à l'origine des formes graphiques de l'*Heeth*, elle est des plus faciles à constater. La simple inspection de la 8^e planche , où , comme dans les précédentes , nous avons pris soin de réunir les différents signes alphabétiques en les rapprochant chacun du signe hiéroglyphique qui lui a donné naissance , en dit plus que ne pourraient le faire les commentaires les plus dé-

taillés. Nous nous contenterons donc d'y renvoyer le lecteur.

L'image qui nous frappe tout d'abord dans l'étude des origines de la lettre T, (le *Teth* hébreu), est celle du Scarabée. Saint Jérôme en donne le sens par le mot *bon*, et Eusèbe par le mot *beau*. Or, un passage de Sanchoniaton (dans Eusèbe), dit : « Le Cercle est de toutes les figures la plus parfaite. C'est pourquoi les Égyptiens, traçant la figure de l'Univers, le représentent par un Cercle allé d'une couleur de feu, et placé au milieu un Serpent à tête d'épervier, comme renfermant l'*Agathodaimon*, le *bon* Génie. » Notez le *Bonum* de saint Jérôme et l'*Agathodaimon* de Sanchoniaton. Lydus ajoute : « L'ensemble de cette figure est tel qu'est pour nous la lettre *Théta*. »

Ajoutons aussi que le Scarabée, selon que l'enseigne encore Champollion, est le symbole du *monde*, qui en égyptien se disait *To*, ce qui se rapporte à ce qui est dit plus haut, achève d'expliquer l'origine de la lettre *Teth*, et nous rappelle le passage de la Genèse où il est dit que Dieu, après avoir créé le monde, l'examina et vit qu'il était *beau, bon, bien fait*.

Cet emblème du Scarabée a donné naissance à la plupart des formes de la lettre T, ainsi qu'il est facile de le voir dans la troisième colonne de la planche 9°. Les autres hiéroglyphes exprimant la même articulation n'ont été que très-peu suivis, (à l'exception des n° 2, 3, et 5). L'idée de stabilité que présente le signe n° 44, nous reporte encore à l'idée de monde et de bien qui est l'attribut spécial de la lettre *Teth*.

Iod signifie *principe*, d'après Eusèbe et saint Jérôme. C'est la première des quatre lettres qui composent le grand nom de Dieu : IEQUE ou IEVE, que l'on est assez accoutumé maintenant à prononcer *Jehorah*.

Une courte digression à ce sujet montrera quel était le système tout hiéroglyphique sous lequel les prophètes aimaient à cacher le sens réel des choses qu'ils n'avaient ordre de montrer qu'à travers le voile d'une loi figurative. Cet exemple servira aussi à prouver combien notre mode d'interprétation des lettres est fondé en raison, puisqu'il repose à la fois sur les données scientifiques modernes et sur la tradition des Anciens.

Les quatre lettres qui composent le grand nom, le principal nom de Dieu, vous disent la plupart des commentateurs et des Pères de l'Eglise, renferment sous leur écorce matérielle un sens spirituel bien plus relevé. Le mystère de la Sainte Trinité s'y trouve caché ; le mystère de l'Incarnation du Verbe y est aussi contenu.

En effet, la première de ces lettres (la lettre I), signifiant *Principe*, désigne d'une manière heureuse Celui qui est le Principe sans principe, *Dieu le Père*, ou la première personne de la Sainte Trinité.

La seconde de ces lettres, la lettre E, signifiant la *Vie*, désigne Celui par qui toutes choses ont été faites, Celui qui est la Vie par essence : *In ipso Vita erat, et Vita erat lux hominum..... Dieu le Fils*, la seconde personne de l'adorable Trinité.

La troisième lettre, OU, V, signifie *Union*, liaison. Elle marque aussi le *souffle*, le vent, et encore le germe, l'enfant, le produit de l'*Amour* et de l'*union*.

A tous ces titres elle sert admirablement à désigner le *Saint-Esprit*, l'union, le souffle, l'amour substantiel du Père et du Fils, la troisième personne de la Sainte et indivisible Trinité.

Reste une quatrième lettre, qui n'est que la reproduction de la seconde. Cette lettre, toujours d'après les mêmes Docteurs, car nous ne sommes ici que leur écho, signifiait que la seconde personne de la Sainte Trinité, le Verbe, Dieu le Fils, devait prendre et a pris une seconde nature, la nature humaine, et qu'il a joint la *vie humaine* à sa *vie divine*; en un mot, elle désigne le mystère de l'Incarnation, et par suite de la Rédemption, en sorte que toute la Religion Chrétienne se trouve résumée dans cet admirable symbole, pour lequel les Juifs professaient un si grand respect que jamais ils n'osaient en articuler le son, qu'ils remplaçaient, dans leur lecture de la Bible, par un autre des noms de Dieu, plus simple et moins mystérieux, moins sacré que ce grand nom.

Iod, avons-nous dit d'après saint Jérôme et Eusèbe, signifie *principe*. Un hiéroglyphe que l'on rencontre bien souvent sur les monuments et dont on peut voir l'abrégé démotique au n° 2 de la planche 40*, est une des notations les plus fréquentes de cette lettre, et cet hiéroglyphe désigne le *principe* mâle, actif et fécondant.—Le même signe, dépouillé d'une de ses parties, désigne la lettre E, ainsi que nous l'avons vu plus haut, et le nom d'*Epsilon*, c'est-à-dire dépouillé, que lui ont donné les Grecs, montre jusqu'à l'évidence la justesse de cette interprétation.—Ce signe, en effet, désigne quand il est complet les deux lettres EI, confondues très-souvent par les Grecs en une seule.—Si à ces deux signes on joint le n° 4 de la planche 6*, on a le

complément de la triple idée : le genre masculin, le genre féminin, le terme substantiel, le résultat de leur union.

On ne sera pas étonné de tout ce système de symbolisme, quand on saura que les Anciens aimaient à voir dans la famille, dans l'*homme* complet, ou l'*humanité*, la vive image de Dieu lui-même dans sa Trinité de Personnes et son Unité de Nature. — De même que le Fils est engendré du Père, la Femme sort du corps du premier Homme ; de même que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, l'enfant humain vient à-la-fois d'Ève et d'Adam. Ainsi trouvait-on l'image de la Trinité céleste dans la Trinité de la terre, et les signes caractéristiques de celle-ci servaient, faute d'images plus parfaites, à représenter celle-là. — Clément d'Alexandrie, au chapitre dixième du troisième livre de ses *Stromates*, est très-explicite à ce sujet. C'est aussi dans le même sens, et en même temps comme figure de l'union de Jésus-Christ et de l'Église, suite de la même idée, que saint Paul a déclaré qu'il y avait un grand mystère dans le mariage, que c'était un grand Sacrement.

La planche 40^e offre les différents hiéroglyphes d'où vient la lettre I.

On remarquera parfois une répétition, un duplicata dans ces signes, attribués tantôt à une voyelle, tantôt à une autre ; cela tient à ce que souvent les voyelles étaient *vagues*, ou non parfaitement caractérisées et définies. Toutefois certains de ces signes étaient affectés à telle lettre et jamais à telle autre ; ainsi en est-il des deux premiers signes de cette planche par rapport à la lettre I.

La planche 41^e offre l'image des diverses notations de la lettre C, le *Caph* des Hébreux.

Le caractère qui frappe tout d'abord à l'inspection de ces formes du C égyptien, c'est quelque chose de *creux*. Ce sont les Cornes du taureau, la Courbe prononcée du *Klafi*, coiffure égyptienne, le demi-Cercle de la corbeille, les Angles formés par les bras d'un personnage levés d'une manière propre à former un creux, les mêmes Angles formés par des tiges de roseaux et le champ dans lequel ils sont plantés. — Au reste les dérivés, ou alphabets sortis de ces hiéroglyphes, sont plus explicites encore, s'il est possible. Tous sans exception offrent une ligne courbe se repliant sur elle-même, un *creux*. — L'idée attachée par saint Jérôme à cette lettre est : le *creux* de la main, la paume de la main, *vola mandis*.

Le Lion couché, telle est l'origine hiéroglyphique de la lettre L dans nos divers alphabets, ainsi qu'il est facile de le voir par la planche 42^{me}. Il n'est pas aussi facile de donner le sens de cette lettre, à moins toutefois que nous voulions reconnaître une idée analogue dans une des interprétations de saint Jérôme, qui donne, entre autres, au mot *Lamed* ou *Labd*, le sens de *cœur*, de courage, ce qui se rapporte assez bien au lion.

La lettre M, le *Mem* hébreu, est beaucoup plus claire.

Partout les hiéroglyphes qui la notent offrent à l'esprit une idée de *force protectrice*, d'entourage. C'est d'abord la Coudée, symbole de justice, puis la Muraille crénelée, puis le Vautour, le symbole par excellence de la maternité, le signe d'une protection attentive et aimante, enfin la ligne Circulaire ou Brisée, mais tou-

jours *entourante*, la Plume d'autruche symbolisant encore la vérité, la justice *protectrice* du faible et de l'opprimé.

Les formes alphabétiques, si diverses, si étrangères l'une à l'autre en apparence, se rapportent cependant toutes aux formes primitives de l'Égyptien. Quelques-unes de ces ressemblances sont frappantes. Citons seulement les formes n° 3, 4, 8; cette dernière offre un grand caractère double, hébreu des médailles, qui est presque identique à l'hiéroglyphe auquel il correspond.

La lettre N, le *Noun* hébreu, est plus facile encore à saisir quant au sens. Partout, en effet, elle offre une idée très-marquée de *fluidité*; partout l'eau entre comme élément essentiel dans sa représentation.

Ainsi, le premier signe nous donne d'abord la peinture directe de l'Eau, telle que la figurait l'Égypte. Le second signe reproduit l'abrégé du même dessin. Puis vient la série nombreuse des Vases remplis d'eau. Puis des signes de domination sur le Pays de l'eau. Puis des Oiseaux aquatiques, puis encore le Vase d'eau, cette fois porté sur deux jambes humaines. Enfin l'eau est évidemment le caractère spécial de cette lettre, dont il est facile de suivre les transformations et l'histoire, en comparant entre elles les colonnes qui composent la 14^{me} planche de notre travail.

Il n'est pas aussi facile de trouver le vrai sens de la lettre suivante, l'S, le *Samech* hébreu, que saint Jérôme et Eusèbe traduisent par *aide*, *secours*.

Des Sceptres, le Syphon, l'OEuf, des Couvertes de

carquois, des Instruments d'art, des Schacals, tels sont les objets auxquels l'Égypte a attaché l'idée de cette articulation.

Disons toutefois que, pour la partie purement graphique, on reconnaît tout d'abord l'origine de cette lettre en jetant les yeux sur la planche 45^{me}, et on s'explique aisément, par la diversité primitive des symboles hiéroglyphiques, la diversité ultérieure des signes alphabétiques adoptés par les différents peuples qui ont été puiser à cette source, à la fois une et si variée dans son abondante richesse.

Quant à la lettre O, l'*Oïn* ou *Auin* hébreu, nous y retrouvons parfaitement l'analogie que tant de fois déjà nous avons signalée entre la forme graphique et le sens indiqué par les Anciens.

En effet, les deux auteurs ecclésiastiques si souvent cités donnent au nom de cette lettre le sens de source ou d'*OEil*; or, nous retrouvons précisément l'*œil*, comme signe principal, comme celui qui a fourni seul presque toutes les formes de tous les alphabets. Il n'y a guères à excepter de cette provenance que les deux ou trois lettres syriaque estranghelo, syriaque vulgaire, et arabe coufique, répondant aux n^{os} 4 et 5; tous les autres O peuvent parfaitement se rapporter au signe *œil*, le n^o 2 de la planche 46^{me}.

La lettre P ou PH, le *PHé* hébreu, est aussi une lettre dont la signification est on ne peut plus claire.

Elle offre une idée de Pénétration, d'Intérieur avec mouvement, d'Entrée, et il nous serait fort facile de

la montrer jouant ce rôle dans une foule de mots de l'hébreu et d'autres langues moins anciennes. Au reste, les hiéroglyphes de la planche 47^{me} nous montrent, entre autres symboles expressifs, l'Oiseau volant, entrant, passant, pénétrant, produisant le son même de cette lettre, nous disent les anciens Grecs. Ils nous donnent encore l'image du Vase penché d'où l'eau s'échappe et passe, à la différence de l'eau tranquille qui nous désignait la lettre N. Ici ce n'est pas l'eau qui caractérise la lettre, mais c'est l'idée de passage, de mouvement, de pénétration, de sortie d'un lieu pour entrer dans un autre. Nous trouvons aussi l'image de *Porte*, et ici nous sommes tout-à-fait d'accord avec saint Jérôme et Eusèbe, qui donnent formellement à cette lettre le sens de *bouche*, d'*ouverture*, de *porte*, d'*entrée*.

Il serait superflu de nous arrêter à montrer les rapports qu'il y a entre les deux premières colonnes de cette planche et la troisième qui contient les signes des alphabets divers; ces rapports sont évidents.

La planche 48^{me} offre les différentes formes destinées à représenter l'articulation Ts, le *Tsadé* hébreu. On peut souvent assigner à cette lettre le rôle de représenter à l'esprit l'idée de quelque chose qui pousse, d'un Germe qui sort, d'une Fleur qui va s'épanouir. Or, nous trouvons cette idée assez bien indiquée dans deux hiéroglyphes de la planche que nous examinons : le n° 2, et le n° 5, la Plante et l'Enfant encore tendre. — Inutile de faire remarquer les rapports si frappants qu'il y a entre le signe n° 4 de la seconde colonne et les signes correspondants de la troisième, surtout le *Tsadé* hébreu.

Saint Jérôme et Eusèbe donnent au nom de cette

lettre, qu'ils écrivent *Sadé*, le sens de *Justice*. Nous trouvons parmi les hiéroglyphes de la classe des symboliques une *plante*, le jeune Oignon, qui chez les Égyptiens signifiait aussi la *justice*, à cause de sa rectitude et de sa blancheur. Peut-être y a-t-il là quelque rapport.

La lettre Q, le *Qouf* des Hébreux, lettre forte, lettre *d'appel* par un coup de marteau ou le choc d'un corps dur, et qui répond parfaitement à cette idée, qui est l'interprétation même d'Eusèbe et de saint Jérôme, se trouve représentée sous toutes ses formes dans notre planche 19^{me}. — C'est à peine si l'on peut observer une toute petite différence entre les formes de la seconde colonne et celles de la troisième. La ressemblance est frappante, c'est une identité presque partout complète. On y retrouve, du reste, notre K et notre G, n^{os} 6 et 3, ce qui ne doit pas étonner, à cause du grand rapport qu'il y a entre ces lettres du même organe.

L'origine de la lettre R n'était pas aussi facile à constater. Nous retrouvons toutefois parmi les hiéroglyphes l'image de la *tête*, sens que nos deux écrivains ecclésiastiques ont attribué au nom de cette lettre.

En revanche, celle de la lettre Sch, le *Schin* hébreu, est évidente. Il suffit de jeter les yeux sur les premiers signes de la planche 21^{me} pour s'en convaincre. Saint Jérôme et Eusèbe l'appellent *Sen* et lui donnent le sens de *dents*.

La lettre Th, le *Thau* hébreu, planche 22^{me}, veut dire *signe*, ou *marque*, d'après les mêmes auteurs. Elle est représentée chez les Égyptiens par une main tenant le triangle ou *signe*; elle est aussi figurée par une croix, circonstance très-remarquable et qui nous rappelle le texte de l'Apocalypse : *Signa Thau in frontibus eorum*, mettez un *signe* (une croix) sur leurs fronts. Ce *signe* de la croix se retrouve encore dans le Chinois, et là, comme dans l'hiéroglyphe égyptien (n^{os} 1, 2 et 3), il veut dire aussi la main.





Chapitre Deuxième.

SUITE DU MÊME SUJET. — DOCUMENTS DIVERS.

La doctrine grammaticale émise dans le chapitre précédent semblera au lecteur attentif et non prévenu chose suffisamment démontrée. Nous avons cru toutefois que de nouveaux exemples et de nouvelles preuves ne seraient pas inutiles, afin d'enlever jusqu'à l'ombre du doute, et de forcer l'adhésion de ceux même qui, par suite de préoccupations que nous comprenons parfaitement, auraient jusqu'ici refusé d'admettre nos conclusions.

La planche 24^e, pensons-nous, est de nature à dissiper complètement ces doutes, s'il en était resté après l'examen comparatif auquel nous venons de nous livrer.

L'inscription que porte cette planche, et qui paraît si extraordinaire au premier abord, n'est rien autre chose

que l'Oraison dominicale, *le Pater en langue latine*, mais écrit en caractères phéniciens ou samaritains, sans aucune altération, et copiée sur les alphabets que nous avons rencontrés si souvent dans l'examen qui fait l'objet du premier chapitre ¹. Seulement ce *Pater* est écrit de droite à gauche, conformément à l'usage des Orientaux, ou pour mieux dire de presque tous les peuples anciens.

Or, il se trouve que si vous retournez cette planche, et que vous la lisiez alors de gauche à droite, grâce à la transparence parfaite du papier sur lequel nous l'avons fait imprimer, même sans avoir la moindre notion de l'écriture phénicienne vous pouvez la lire avec la plus grande facilité, et vous y retrouverez sans effort les mots latins de cette divine prière, tracés en caractères presque latins, dans l'ordre suivant :

PATER NOSTER, QUI ES IN COE-
LIS; SANTIFICETUR NO-
MEN TUUM; ADVENIAT REG-
NUM TUUM; FIAT VOLUNTAS
TUA SICUT IN CÆLO ET
IN TERRA; PANEM NOSTRUM
QUOTIDIANUM DA NOBIS HO-
DIE; ET DIMITTE NOBIS DE-
BITA NOSTRA, SICUT ET NOS
DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOS-
TRIS; ET NŒ. NOS INDUCAS IN
TENTATIONEM; SED LIBERA
NOS A MALO.

Il est facile, du reste, de vérifier ces formes alphabétiques dans l'alphabet phénicien de la planche 23^e.

Les A, les E, les N, les O, les C, les F, les B, les H, se reconnaissent tout d'abord. L'S offre quelques traits qui ont disparu dans l'alphabet latin ; le D aussi a perdu son allongement inférieur ; l'L est retournée ; le T latin n'a plus l'allongement supérieur du T phénicien ; le V a perdu sa ligne verticale du milieu ; l'I est microscopique en quelque sorte comme l'I hébreu ; enfin la lettre M et la lettre R ressemblent plus au grec qu'au latin. On conviendra que ce sont là des nuances bien légères, insignifiantes même, si l'on fait attention au grand nombre de siècles qui se sont écoulés depuis l'invention de ces formes antiques, et on admettra sans peine cette conclusion : *les lettres latines n'offrent aucune différence essentielle avec les lettres phéniciennes ; ou plutôt ce sont ces lettres mêmes, écrites de gauche à droite.*

Nous allons parler maintenant d'une découverte des plus importantes dans l'ordre d'idées que nous étudions, et qui a eu l'an dernier un grand retentissement dans tout le monde savant ; nous voulons parler des inscriptions mystérieuses que renferme le désert du Sinaï, inscriptions que M. Fœrster est parvenu à lire et à traduire au moins en partie.

Pour mettre le lecteur au courant de cette intéressante question, nous reproduirons d'abord l'article qui a été publié, au mois de juin 1854, dans l'excellent Recueil dirigé par M. Bonnetty sous le nom d'*Annales de Philosophie chrétienne*.

*La voix d Israël sur les rochers du Sinaï, restes des traditions patriarcales sur les monuments de l'Égypte, de l'Étrurie et de l'Arabie méridionale; par M. Charles Forster.*¹

Au commencement du 6^e siècle, un voyageur d'Alexandrie nommé Cosmas, allant au Thibet pour ses affaires, se joignit à une caravane qui se rendait à Suez en Arabie, en traversant les vallées du Sinaï. Cosmas, tout en songeant à son négoce, prenait des notes sur les objets les plus intéressans qu'il découvrait sur sa route. Il fut frappé du nombre d'inscriptions gravées sur les rochers du Sinaï. Elles étaient toutes en caractères qui lui étaient inconnus, mais que des juifs, qui faisaient partie de la même caravane, lui assurèrent avoir été tracés par leurs ancêtres, lors de la sortie de l'Égypte. Le marchand d'Alexandrie consigna ses observations dans ses notes de voyageur, et plus tard, devenu moine et écrivain, il publia ses découvertes dans un ouvrage qu'il intitula : « *Topographie chrétienne*. » Ce livre, qui probablement lui obtint la réputation de savant parmi ses confrères, resta cependant, avec bien d'autres, longtemps ignoré. C'est à un Français, douze siècles plus tard, qu'il est redevable d'être connu en Europe. Montfaucon publia, en 1707, l'ouvrage de Cosmas avec une traduction latine et des notes², et ainsi fit connaître pour la première fois au public savant l'existence des *inscriptions du Sinaï*.

L'attention, une fois éveillée, on ne tarda pas à se mettre en mesure de s'assurer d'un fait aussi curieux. Un Anglais, le docteur Po-

¹ Voici le titre entier de ce volume : « *The one primeval language traced experimentally through ancient inscriptions in alphabetic character of lost powers from the four continents; including the voice of Israël from the rocks of Sinaï, and the vestiges of patriarchal tradition from the monuments of Egypt, Etruria and southern Arabia; with illustrative plates, a harmonized table of alphabets, glossaries, and translations, by the Rev. Charles Forster, B. D., etc.* London, Bentley, 1851. »

² Dans sa *Collec. patrum graecorum*, tome II.

cork¹, fit exprès le voyage du Sinaï pour voir ces inscriptions et en prendre des copies. Le comte d'Entraigues, voyageant en 1779 dans la Péninsule, s'arrêta dans la vallée de Wady Mokatteb, pour examiner les nombreuses inscriptions qui s'y trouvent et dont il copia celle qui lui parut la plus remarquable et qu'il envoya à son ami Müller, l'historien bien connu de la Suisse¹. Depuis lors, de nombreux voyageurs français, anglais et allemands ont confirmé ce fait que les rochers qui bordent les vallées du Sinaï sont recouverts d'innombrables inscriptions dans des caractères inconnus; et comme chaque voyageur en a rapporté quelques copies, la collection en Europe en est déjà assez complète pour qu'on puisse porter un jugement sur leur contenu.

Deux hommes, le professeur Brer de Leipsick, et M. Forster ministre anglican, tous deux savans orientalistes, mais au fond bien opposés dans leurs idées, l'un philosophe, l'autre éminemment religieux, ont traité la question de l'origine de ces inscriptions et de leur interprétation; et sont arrivés à des conclusions entièrement différentes.

Aux yeux du professeur philosophe allemand, ces inscriptions sont l'ouvrage de pèlerins chrétiens, et comme toutes ces inscriptions sont d'une même écriture et dans une même langue, le professeur les attribue à des pèlerins de nation arabe, alliés aux Nabathéens de l'Arabie Pétrée; et il les fait remonter au 4^e et 5^e siècles. A vrai dire le professeur ne fonde ses opinions que sur des conjectures. Il a cru reconnaître des traces du Christianisme dans quelques-uns des caractères qui ressemblent tant soit peu à une croix. Quant à leur origine nabathéenne, il avoue lui-même qu'il n'en a aucune preuve et qu'il émet seulement une opinion qu'il lui est propre.

Le ministre anglican, au contraire, adopte dans son entier la pensée émise par Cosmas. Il reconnaît dans les inscriptions l'ouvrage même des Israélites, pendant leur séjour de 40 ans dans le désert. A ses yeux le Sinaï est la majestueuse colonne, dressée dans le désert, qui porte sur ses flancs de granit un témoignage authentique de la vérité de l'histoire inspirée de la Bible.

¹ Voir ses *Lettres posthumes*, Paris 1812, et dans ses *Oeuvres*, t. vii, page 330.

Il faut avouer qu'à l'appui de cette idée, il cite des faits qui se prêtent difficilement à toute autre conjecture.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la nature et de l'étendue de ces inscriptions et aussi pour les mettre à même de saisir les raisonnemens de M. Forster, nous commencerons par transcrire de l'ouvrage du professeur Beer la description des localités.

• Ces inscriptions se trouvent dans le voisinage du mont Sinaï, ou plutôt dans les vallées et sur les collines qui s'étendent du pied de la montagne même, vers le nord-ouest jusqu'à la côte orientale du golfe de Suez. De sorte que les voyageurs qui se rendent du couvent qui est sur le Sinaï, à Suez, verront, quelque route qu'ils prennent, ces inscriptions sur les rochers de la plupart des vallées qu'ils traverseront jusqu'à environ une demi-journée de la côte. De semblables inscriptions existent aussi, en très-grand nombre, sur le *Serbal*, au sud des routes que nous venons d'indiquer. On en trouve également, mais moins fréquemment, dans quelques vallées au sud du Sinaï lui-même.

• Mais la vallée qui, plus que toutes les autres, mérite notre attention est celle qui s'étend de la côte orientale du golfe de Suez vers le midi sur une longueur de trois heures de chemin (de 2 ou 3 lieues). Là le voyageur trouvera à gauche une suite de rochers de grès rouge, *perpendiculaires comme des murs*, qui du midi jusqu'au soir, prêtent leur ombre contre les rayons brûlans du soleil. Ces rocs surtout contiennent une quantité d'inscriptions assez bien préservées, d'où le nom est venu à la vallée, le nom de *Wady Mokatteb*, ou « vallée écrite. » A côté, il y a également au mont dont les rochers sont aussi couverts d'inscriptions et qui porte à cause de cela le nom de « *Djebel Mokatteb* » ou « montagne écrite. » On trouve encore souvent, mêlées avec ces inscriptions, diverses figures d'un style très-grossier, faites évidemment avec le même instrument qui a servi à tailler les inscriptions et qui par leur proximité des lettres des inscriptions, indiquent qu'elles sont de la même main. La plupart sont des figures d'hommes et de chameaux. »

La liste suivante comprend les figures qui se rencontrent le plus souvent :

Des chameaux debout, en mouvement, courant ou chargés; des chèvres de montagne; des lézards; des serpens; des chevaux et des mulets; des chiens; des autruches: des tortues, des hommes,

debout ou en mouvement ; levant les mains au ciel ; regardant par terre, assis sur des chameaux soit chargés, soit déchargés, sur des chevaux ou des mulets ; debout sur des chameaux ou des chevaux ; conduisant des chameaux ; armes de lances, d'épées ou de boncliers ; combattant , tirant de l'arc , à pied ou à cheval , à la chasse , sur une croix.

• Il est même souvent difficile de distinguer les figures des lettres , puisque les auteurs de ces inscriptions se sont servis d'images comme partie de lettres, et par contre, d'images à la place de groupes de lettres¹. »

Cette description du professeur allemand donne une idée générale, assez claire, de la localité où se trouvent ces inscriptions , et de leur nombre.

Maintenant viennent les faits qu'avance M. Forster à l'appui de ses raisonnemens.

4° Toutes ces inscriptions sont du même style, du même caractère et d'une même langue , et , comme le professeur allemand le reconnaît, ont dû être l'ouvrage du même siècle². Forster en conclut qu'elles sont l'ouvrage d'un même peuple et d'une même époque.

2° Ces inscriptions se comptent par des milliers (dans la seule vallée du Wady Mokatteb, il y en a plusieurs mille). Elles s'étendent sur la longueur de plusieurs lieues. Elles sont placées à des hauteurs inaccessibles, sinon à l'aide d'appareils, dont il est impossible de supposer que des voyageurs , bien moins des pèlerins, aient pu se procurer. Plusieurs d'entre elles sont taillées dans des proportions telles, qu'elles ont dû exiger un travail immense et de longue durée. Voici ce que le comte d'Entraigues en dit : « Les rochers sont convertis de caractères jusqu'à leurs sommets : les lignes sont droites , mais leurs extrémités se replient jusqu'à la jonction de la ligne supérieure , et forment une écriture à sillons. Sur le rocher droit , en venant de Tor, il y a en tout 67 lignes : 44 sur le rocher à gauche. Les caractères ont un ponce de relief et un pied de longueur. Au côté gauche, il y a dans la partie du rocher la plus élevée , les caractères qu'on nomme le litre. Ce qui leur

¹ Beer. *Préf.*

² Beer, *Préf.*, p. xv.

» a fait donner ce nom, c'est que les lettres qui le composent ont
» six pieds de hauteur, et trois pouces de relief. Je les ai fait des-
» siner avec la plus grande exactitude. Il faudrait six mois d'un
» travail opiniâtre pour dessiner la totalité de ces caractères ¹. »

De l'ensemble de ces faits M. Forster tire la conséquence que ces inscriptions n'ont pu être l'ouvrage de voyageurs isolés, mais d'un grand peuple, qui a dû habiter ces vallées pendant un temps déterminé, qui n'a pu excéder un siècle.

Maintenant, comme il n'y a qu'un seul peuple qui remplisse toutes ces conditions, le peuple d'Israël, à sa sortie d'Égypte, M. Forster arrive encore à la conclusion qu'en effet c'est ce peuple, et lui seul, qui a pu graver ces caractères sur les rochers du Sinaï.

La nature du pays confirme encore, selon lui, cette idée. Cette vaste solitude du Sinaï est tout à fait incapable de nourrir même un petit nombre d'hommes, tellement que l'Arabe qui traverse ces déserts est forcé de porter avec lui tout ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture. Or, pour tailler cette multitude d'inscriptions dans des localités et à des hauteurs si inaccessibles, il a fallu des échelles, plates-formes, cordages, qui ne se trouvent que parmi une population stationnaire; mais une telle population n'a pu subsister dans ces déserts que par des moyens extraordinaires. Et il n'y a qu'un peuple qui, en effet, y a été conservé d'une manière miraculeuse pendant 40 ans, à savoir Israël, le peuple de Dieu.

3° Ces inscriptions se trouvent presque entièrement sur la route de Suez à Sinaï : c'est-à-dire sur la route qu'ont dû suivre les Israélites en sortant d'Égypte; fait important, qui se prête peu à l'idée du professeur Beer, qui attribue ces inscriptions aux Nabathéens, peuple de l'Arabie Pétrée, du côté de Pétra, c'est-à-dire du côté du Sinaï, opposé à Suez.

Nous avons ainsi résumé, à peu près, les argumens de M. Forster en faveur de sa théorie.

La manière dont il est parvenu, à ce qu'il croit, à déchiffrer ces inscriptions, est fort habile, et si elle ne doit pas convaincre tous les savans, on ne saurait lui refuser un certain cachet de vraisemblance.

Il existe, non loin du port d'Aden, en Arabie, à Hassau Ghordb,

¹ Dans Forster, p. 83.

un roc qui porte une inscription. Cette inscription fut découverte il y a quelques années par un officier de la marine anglaise, le lieutenant Cruttenden, quitta l'égypte et la Palestine en Angleterre. Elle parvint ainsi entre les mains de M. Forster, qui s'occupait alors de son ouvrage: *La Géographie historique de l'Arabie*. Ce savant trouva par un hasard, qu'il qualifie de providentiel, la traduction arabe de cette inscription dans l'ouvrage de *Al-Kazwini*. Ce fut la comparaison de cette inscription avec celle du Sinaï, qui suggéra d'abord à M. Forster la possibilité de s'en servir comme clef pour ces dernières¹.

Il s'aperçut de plus qu'il y avait des rapports très-frappants entre plusieurs des lettres du Sinaï et les caractères hébreux, arabiques et grecs, et c'est par cette comparaison et en prenant pour base la règle que les lettres qui ont la même forme doivent être considérées comme ayant la même valeur significative, que M. Forster est parvenu à traduire un grand nombre des inscriptions déjà recueillies. Nos lecteurs pourront juger de leur importance par quelques exemples que nous leur présenterons. Si M. Forster est fondé dans son mode d'interprétation, les vallées du Sinaï contiennent le monument le plus curieux, et, pour les chrétiens, le plus important qui ait encore été découvert.

La première inscription (donnée ainsi que les autres par M. Forster dans ses caractères originels) consiste en 5 lignes. Il y a entre la 2^e et la 3^e ligne, une ligne courbée irrégulière, comme si on avait voulu tracer un courant d'eau. La même chose se reproduit entre la 4^e et la 5^e ligne. De plus, la figure d'un âne est placée au-dessous de la 3^e ligne.

Maintenant voici la traduction d'après M. Forster.

I.

- Le peuple, la bouche contre terre, boit aux fontaines d'eau.
- Le peuple aux deux fontaines d'eau
- Lance le pied comme un âne.
- Frappant avec la branche d'un arbre
- Le puits d'amertume, il guérit. •

¹ Voir toute cette inscription qui a rapport aux sept années de famine, dans les *Annales*, même tome XII, p. 408 (3^e série.)

Il serait question là des miracles de *Mara* et de *Meribâ*¹ racontés par les rochers du Sinaï, et des murmures que firent éclater en ces deux occasions les enfans d'Israël, souvent représentés par l'*Idne* qui lance du pied.

Nous avons déjà eu occasion de noter l'inscription décrite par le comte d'Entraigues et dont il a copié la première ligne. Il est malheureux que nous n'ayons encore que ce fragment. La longueur de l'inscription, qui n'a pas moins de 41 lignes, sans compter le titre, le soin tout spécial avec lequel elle a été taillée (chaque lettre n'a pas moins d'un pied de hauteur et les lettres du titre ont 6 pieds); la difficulté d'accomplir un tel ouvrage sur un roc à pic et à une élévation de plus de 400 pieds au-dessus du sol, tout indique l'importance qu'on a dû attacher au fait qu'on a voulu ainsi transmettre à la postérité.

D'après M. Forster le titre signifierait :

II.

« S'enfuit le cheval rapide, élevant ses deux jambes de devant, et dans sa course jette par terre son cavalier. Pharaon courant à toutes jambes, comme un cheval rapide, s'enfuit élevant les deux mains pour accélérer sa fuite. »

Ce titre indiquerait que l'inscription elle-même a rapport au passage de la mer Rouge et à la destruction de Pharaon.

Il se pourrait alors que les 41 lignes de l'inscription correspondent avec le même nombre de lignes qui contiennent en hébreu le cantique de Moïse; en sorte que nous aurions, gravé sur le roc, ce même cantique de Moïse! C'est ce que conjecture M. Forster.

Les trois inscriptions (qui suivent dans l'ouvrage de M. Forster) se rattachent à un même fait : « la chute des caïlles dans le camp d'Israël². » Seulement, d'après ces inscriptions, ce que les traducteurs de la Bible ont appelé *caïlles*, seraient des *oies*.

¹ *Exod.* xi et xvii.

² *Nombres*, xii.

III.

- Les oies rouges montent de la mer ,
- Le peuple qui convoite mange jusqu'au rassasiement. »

Nous concluons en citant une dernière inscription : celle qui raconte le combat de Raphidim où les Israélites battirent les Amalécites¹. M. Forster a bien raison de dire que cette inscription est des plus curieuses. Elle se trouve sur une pierre détachée; elle est composée d'une seule ligne au-dessus de laquelle est représenté un homme les bras levés.

IV.

- Le prophète sur une grosse pierre dure prie
- Dieu ; Aaron et Hur soutenant ses mains, »

Nous espérons en avoir assez dit pour attirer l'attention des savaus sur un ouvrage d'un intérêt si général. Si M. Forster parvient à prouver qu'il a réellement trouvé la clef de la lecture de ces inscriptions ; il aura ajouté une page importante à l'évidence de la religion chrétienne. Une histoire contemporaine, écrite sur les lieux et par les témoins des faits, viendrait ainsi, au bout de 4,000 ans , attester l'authenticité de nos saints livres et par le seul fait de son existence confondre les railleries de l'école voltairienne, et tout le scepticisme et le mythisme de la philosophie moderne.

Cette découverte offrirait de plus pour les archéologues un nouvel intérêt. Cette langue de Sinaï serait alors la *langue vulgaire d'Égypte* que les Israélites avaient apprise pendant leur séjour de 400 ans en Goshen ; tandis que les monumens purement égyptiens porteraient l'empreinte de la *langue sacrée* (les hieroglyphes).

Nous ne faisons qu'indiquer ce fait : nous terminerons en invitant nos lecteurs à étudier la « Voix du Sinaï » de M. Forster. Cette étude leur suggérera nécessairement une foule de pensées, sur la force des preuves sur lesquelles notre foi est appuyée.

CARRÉ.

¹ Exod. xviii

Nous donnerons maintenant un autre article publié sur le même sujet dans le *Journal Asiatique* du mois de juillet 1851.

THE ONE PRIMEVAL LANGUAGE, traced experimentally through ancient inscription in alphabetic characters of lost powers from the four continents, by the Rev. Ch. Forster. London 1851.

Part 1. *The voice of Israël from the Rocks of Sinai; in-8° de 196 p., avec planches et cartes.*

Le double titre qui précède annonce assez le sujet du nouvel ouvrage que nous devons aux savantes investigations de l'auteur du *Mahométisme dévoilé* et de la *Géographie historique de l'Arabie*. Dans ce dernier ouvrage, le Rév. Ch. Forster s'est occupé de la grande inscription hamyarite de Ilisan Ghorab, port sur la côte de l'Arabie méridionale, dans la province de Hadramaut, et il en a proposé le déchiffrement et l'explication. Puis, ayant eu l'occasion d'étudier les inscriptions du mont Sinai, il s'est assuré que les caractères de ces inscriptions ressemblent à ceux de Hadramaut et même que d'autres inscriptions du vieux monde offrent des caractères identiques. Cette découverte l'a porté à penser que c'était dans ces inscriptions qu'on pouvait trouver des traces du langage primitif au sujet duquel la Bible dit : *Erat autem terra labii uulius et sermonum eorumdem*, Gen. XI, 1. Ses recherches l'ont confirmé dans cette idée, et aujourd'hui il gratifie le public instruit et croyant de la partie de son travail qui concerne Sinai. Dans cette partie, qu'il a intitulée : « La Voix d'Israël des rochers du Sinai, » il explique quelques-unes des inscriptions qu'on trouve auprès de ce mont célèbre, c'est-à-dire du monastère de Sinai à la ville de Suez.

Ces inscriptions se voient, entre autres, par milliers dans une vallée nommée, à cause de cette circonstance, la *Vallée écrite*, *Wady Mokatteb*. Il s'en trouve aussi un grand nombre sur le mont Serbal, et un rocher qui en est très-chargé est désigné sous le nom de *Mont écrit*, *Djebel Mokatteb*. Le Rév. Ch. Forster considère ces inscriptions comme contemporaines aux événements miraculeux dont Sinaï a été le théâtre. Cette opinion n'est pas nouvelle. Cosmas, surnommé *Indicopleustes*, qui, au commencement du VI^e siècle, visita Sinaï, l'a exprimée dans sa *Topographie chrétienne* en s'appuyant sur l'autorité de quelques juifs qui l'avaient accompagné dans son excursion. Il est vrai que Montfaucon et quelques érudits ont traité dédaigneusement cette opinion et ont pensé que ces inscriptions n'étaient probablement pas de beaucoup antérieures à Cosmas, qui en a parlé le premier, et qu'elles étaient dues à des pèlerins chrétiens. Le Rév. Ch. Forster a repris l'opinion primitive et il la défend habilement; bien plus, il trouve dans ces inscriptions la confirmation des récits bibliques et une preuve nouvelle de leur vérité. Il réfute facilement l'objection du professeur Beer, dans ses *Studia asiatica*, relative au signe de la croix chrétienne, qui, en effet, peut bien être le tau sacré des Egyptiens ou la croix ansée des hiéroglyphes. Il réfute aussi, d'une manière qui me paraît satisfaisante, les autres objections du professeur Beer et toutes celles qu'on peut élever contre l'antiquité qu'il donne avec Cosmas à ces inscriptions. Il est aussi heureux dans ses autres raisonnements, dans ceux par exemple auxquels il se livre pour prouver que, à un petit nombre d'exceptions près, ces inscriptions appartiennent à un même peuple, à un même temps, à une même génération, qu'il semble ainsi d'autant plus naturel de les attribuer aux Hébreux pendant leur séjour de quarante années dans ces lieux déserts, qu'elles ne peuvent pas avoir été tracées par des pèlerins de passage en ces lieux, à cause de la hauteur prodigieuse des rochers escarpés sur lesquels on trouve un grand nombre de ces inscriptions et des caractères d'immensité de quelques autres; qu'elles ne peuvent pas être dues à un peuple pasteur, comme le pense le D^r. Lepsius, parce qu'on ne peut vivre dans ce désert, si ce n'est miraculeusement, comme l'ont fait les Israélites, grâce à la manne céleste.

Je renvoie les savants que cette matière peut intéresser à l'ouvrage de M. Forster, afin qu'ils jugent par eux-mêmes de ses preuves et de ses explications. Quelque opinion qu'on ait du reste sur

le résultat de son travail, on ne pourra manquer de le juger plein d'intérêt et d'érudition et tout à fait satisfaisant, quant à la description qu'on y trouve des inscriptions dont il s'agit et au développement de tout ce qui y a rapport. Nous avons déjà, à la vérité, dans le Commentaire historique sur l'Exode et les Nombres de l'aimable savant M. le comte Léon de Laborde, un exposé impartial de cette question, et cet exposé ne me semble pas défavorable à l'opinion de M. Forster.

Il est utile de remarquer qu'on trouve près de Snéz plusieurs de ces inscriptions sur des rochers détachés des montagnes et parsemés dans les vallées; et qu'il paraît qu'elles ont été tracées sur ces rochers avant leur chute. C'est ce qui explique pourquoi quelques-unes sont renversées et doivent être lues de haut en bas.

Quant aux explications particulières de ces inscriptions que donne le Rév. Ch. Forster, quelques-unes reposent sur des preuves intrinsèques positives, lorsque, par exemple, les mots sont accompagnés de la figure de la chose qu'elles expriment ou qu'ils ont dans plusieurs passages une même signification qui cadre avec le contexte. La plupart offrent au moins des probabilités, et c'est assez pour le moment. Des archéologues patients pourront les étudier de nouveau et proposer leurs explications. On finira sans doute par savoir au juste ce qu'il faut croire à ce sujet.

En attendant, le tableau harmonique des alphabets primitifs dont le Rév. Ch. Forster a accompagné son travail, est précieux pour la philologie. Il offre sur une seule feuille quarante-trois alphabets anciens avec les différentes formes des lettres qui les composent; c'est-à-dire, toutes les formes de lettres des inscriptions les plus anciennes, sémitiques, hiéroglyphiques, cunéiformes, américaines. En y faisant bien attention, on découvre un air de famille à ces alphabets et on n'est pas étonné que M. Forster y voie un alphabet général de la langue universelle primitive dont il pense avoir découvert des traces.

La méthode qu'a suivie le Rév. Ch. Forster pour l'explication de ces inscriptions est celle-ci : il a pensé que les Israélites avaient dû se servir, pour les tracer, de la langue et de l'alphabet qu'ils avaient appris en Égypte. Il y a, en effet, le plus grand rapport entre les caractères de ces inscriptions et l'écriture égyptienne nommée enchoriale ou enchorique, et autrement dite démotique. On peut s'en convaincre en jetant un coup d'œil sur le tableau n° 1

du R^{év.} Ch. Forster. Quand ce savant vit ces inscriptions pour la première fois, il venait, comme je l'ai déjà dit, de s'occuper des inscriptions hamyarites de Hiss Ghorab pour sa Géographie historique de l'Arabie, et il fut frappé tout aussitôt de l'identité de plusieurs caractères. Quant aux autres, ils parurent évidemment hébreux, arabes, éthiopiens ou même grecs. Il laissa à tous ces caractères leur valeur déjà connue et il essaya de lire de cette façon les inscriptions dont il s'agit. Il essaya d'appliquer ce système à une courte inscription de la collection de M. Gray (*Transactions of the royal society of literature*, vol. II, part 4), et il en obtint un sens satisfaisant. Ce premier essai l'encouragea, et il donna dans le volume que je signale à l'attention du monde savant les *fac-simile* faits avec le plus grand soin de trente-huit de ces inscriptions, leur transcription en caractères arabes, leur traduction littérale, et tout l'accessoire d'érudition nécessaire pour un sujet si neuf et si contestable.

Ces inscriptions ont trait à la révolte et au miracle de Marah et de Meribah, au passage de la mer Rouge, à la manne, aux caillots miraculeux, à la bataille de Réphidim (cette dernière est accompagnée de la figure de Moïse, avec ses deux mains levées au ciel), à la plaie des serpents brûlants, etc. Mais elles ne contiennent cependant aucun passage textuel de la Bible, ce qui prouve, selon le R^{év.} Ch. Forster, qu'elles ont été écrites avant le Pentateuque, ou du moins avant qu'il eût été familier au peuple hébreu. Ce peuple est représenté dans quelques-unes de ces inscriptions sous la figure biblique d'un âne sauvage, et aussi, selon les cas, sous celle d'un chameau rétif, d'une chèvre légère, d'une lente tortue, d'un lézard malfaisant. Plusieurs, en effet, sont accompagnées, ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire, de la figure grossière des choses dont elles font mention.

Les inscriptions dont le R^{év.} Ch. Forster a eu connaissance sont au nombre d'environ deux cents. Elles sont courtes et elles commencent et finissent généralement par les mêmes mots; c'est ce qui a fait supposer que ce n'étaient que des noms propres de pèlerins précédés et suivis de quelques formules particulières de bénédiction ou d'autres expressions uniformes. Toutefois, il y en a de très-longues; car le comte d'Antraigues, qui visita le *Jebel mukattab* en 1779, en cite expressément une de 44 lignes et une autre de 67.

Quant aux mots qui commencent et qui terminent les inscriptions dont il s'agit, le Rév. Ch. Forster croit reconnaître dans le premier le mot *om* « le peuple, » et dans le second le mot *loo*, « Dieu, » le grec *IAO* en trois lettres et non l'hébreu *TEUE* en quatre. J'ai déjà dit, d'après le Rév. Ch. Forster, que le dialecte de ces inscriptions n'est pas le pur hébreu de la Bible, mais l'ancien égyptien vulgaire, que les Israélites parlaient alors ; de même que les caractères dans lesquels est tracé cet idiôme sont ceux de Masara et de Rosette. C'est précisément cette même langue primitive que le Rév. Ch. Forster croit trouver ici, comme dans les inscriptions hamyarites : ce langage antique dont la simplicité sévère rejette, selon lui, l'emploi presque total des prépositions, des conjonctions, des inflexions, des déclinaisons, des modes, des temps, des voix, des préfixes et des suffixes, en un mot, de tous les accidents du discours qui sont réglés par la grammaire. On trouve un phénomène semblable dans les ouvrages hindis les plus anciens. Mais ici, c'est par une raison bien différente de celle que donne le Rév. Ch. Forster de la simplicité primitive. La langue hindi ou indienne succéda à une langue d'un mécanisme artistement combiné, d'une savante complication et d'une exubérante richesse de formes et de désinences grammaticales. La réaction eut son tour et voulut réduire ce langage si parfait à la plus grande simplicité. Ce fut ainsi qu'on vint à parler et à écrire d'une manière presque inintelligible, tant l'accessoire grammatical des mots fut négligé.

Dans le langage des inscriptions de Sinaï, non-seulement les caractères, mais les mots hamyarites abondent. Or, le Rév. Ch. Forster a trouvé ces mots dans les dictionnaires arabes, quoiqu'on ne les rencontre pas dans les auteurs. Ainsi, selon M. Forster, c'est au dictionnaire arabe qu'il faut surtout avoir recours pour l'explication des langues primitives, restes de la langue ancienne du genre humain. Quant à la véritable langue et écriture hébraïques ou plutôt samaritaines, le Rév. Ch. Forster pense qu'elles furent d'abord employées par Dieu lui-même dans les tables de la loi, pour que son peuple élu eût une langue et une écriture distinctes, et il croit en trouver la preuve dans ces mots du psaume LXXX, 4, 5 : « C'est un commandement qui a été fait en Israël, ... lorsqu'il sortit de l'Égypte et qu'il entendit une langue qui lui était inconnue. »

Incidentellement, le Rév. Ch. Forster explique, au moyen de ces

inscriptions, des passages obscurs et controversés de la Bible. Celui, par exemple, où il est question du cheval de Pharaon (*Exode* xv, 47), celui des cailles miraculeuses (*Exode* xvi, 43 et ailleurs), et celui des serpents brûlants (*Nombres* xxi, 6). Il pense que l'oiseau nommé *schelau* est l'*anas casarca* (ruddy goose), le *sarkâb* des Persans et le *chakwâ* des Indiens modernes, en sanscrit *chakrawakâ*. Quant aux serpents brûlants, comme ils ne sont pas allés dans une figure qui accompagne une inscription où il s'agit de cette punition divine, il pense qu'ils sont du genre *jaculus*.

Je termine ici l'aperçu que j'ai cru devoir donner de l'intéressant travail du Rév. Ch. Forster. Je crois ce que j'ai dit suffisant pour engager les savants à le lire, bien plus, à l'étudier, puis à en adopter en tout ou en partie les conclusions; ou, s'ils les rejettent, à motiver leur opinion et à donner leurs propres idées sur une matière aussi curieuse et aussi importante. Le musée du Louvre possède aujourd'hui la copie d'environ trois cents des inscriptions dont il s'agit ici, lesquelles ont été décalquées par l'infatigable et ingénieux voyageur M. Lottin-de-Laval; les archéologues pourront ainsi s'en occuper à loisir pour proposer, s'il y a lieu, de nouvelles conjectures.

GARCIN DE TASSY.

Après ces deux articles, qui donneront au lecteur une idée suffisante de l'importance de cette découverte et du poids immense qu'elle vient ajouter à notre doctrine sur l'origine de l'alphabet, il ne nous reste guères qu'à citer les conclusions de M. Forster, (tout-à-fait analogues aux nôtres, bien que nous y soyons arrivés par une voie fort différente), et à donner les signes mêmes de cet alphabet hébreu primitif, afin qu'il soit facile de le comparer aux formes égyptiennes déjà expliquées. Ainsi chacun pourra se convaincre par soi-même de la réalité de cette ressemblance, sans être obligé de s'en rapporter à la parole et aux recherches d'autrui.

Voici d'abord ce que dit l'auteur, à la page 44 de son livre : ' « Si les inscriptions Sinaitiques se montrent » ce que Cosmas et les Juifs ses compagnons de voyage » ont cru qu'elles étaient, c'est-à-dire les archives » autographes d'Israël dans le désert, il n'est que raisonnable de supposer que les caractères qui y sont » employés doivent avoir une affinité frappante avec » ceux de la langue écrite de l'Égypte. Comme la Divine Providence ne se sert jamais de moyens extraordinaires quand elle peut employer ceux qui sont les » plus ordinaires, nous sommes fondés à dire, n'y » ayant ni preuve ni présomption contraires, que les » Israélites dans le désert se servaient de la langue et » des caractères qu'ils avaient appris en Égypte pendant » un séjour de deux siècles et demi. »

Il est au moins intéressant de rapprocher ce témoignage tout récent et fourni par la science, des témoignages anciens de Clément d'Alexandrie et des autres auteurs cités au commencement de cet ouvrage, témoignages dûs à la tradition historique; que peut-on désirer de plus que la réunion de ces deux ordres de preuves ?

Venons-en maintenant à l'examen des caractères eux-mêmes.

* * If the Sinaitic inscriptions be indeed, what Cosmas and his Jewish fellow travellers believed them to be, the autograph records of Israel in the wilderness, it is only reasonable to presuppose that the characters employed in them would bear a close affinity to the written language of Egypt. As Divine Providence never needlessly employs extraordinary to the neglect of ordinary means, we are justified in assuming, where there exists neither proof nor presumption to the contrary, that the Israelites in the wilderness used the characters and language which they had acquired in Egypt, during a sojourn of two hundred and fifteen years. *

34. A.

1 q b o a p p

2 z b 88 b (y y y) o b y z p

3 4 b o p (7) y i o y

5 n p p p

6 9 (o o) i

7 q y s x q a s p

8 q p q p p q y y y y y y y y

9 n n n n n n n n n n n n n n n

10 + + + + + p n n n

Nous les avons tracés avec la plus scrupuleuse exactitude sur la planche qui accompagne en cet endroit notre travail. (Planche A.)

Ils sont extraits du livre de M. Forster et rangés seulement dans un ordre tant soit peu différent, afin de mieux faire ressortir leur ressemblance avec les caractères égyptiens et autres de nos 25 planches d'Alphabets.

Les caractères rangés sous le n° 1 sont des A, qui ressemblent assez aux signes de la première planche ainsi qu'à ceux de la 5^{me} et de la 8^{me} qui renferment des voyelles analogues.

Au n° 2 correspondent les différentes formes de B, toutes bien semblables, on en conviendra sans peine, à celles que contient notre planche 2°. Nous signalerons les trois formes entre parenthèses comme particulièrement remarquables.

Nous sommes étonné de trouver vacante la place du G dans cet alphabet de Sinaï. Il nous semble pourtant que la forme n° 5 de la ligne du D, ainsi que la forme n° 4 de la 18^e ligne, et peut-être la forme n° 4 de la 12^e ont les plus grands rapports avec différentes formes que nous avons données dans notre 3^e planche.

Quant à la ligne des D, elle n'offre aucune difficulté et correspond parfaitement aux caractères égyptiens que nous avons trouvés pour exprimer cette lettre.

Les quatre formes de la ligne de l'E sont toutes semblables à la même lettre de l'hébreu carré. Nous pensons qu'on doit joindre à ces caractères cinq autres signes que nous avons mis entre parenthèses à la ligne 16^e et qui ont un rapport trop frappant avec ceux que nous avons donnés, planche 5^e, pour pouvoir les appliquer à une autre lettre, même voyelle.

La 6^e ligne offre un caractère identique au n^o 4 de notre planche 6^e. Nous croyons que les deux suivants seraient mieux placés à la 16^e ligne pour exprimer la lettre O. — On sait au reste que les Anciens, et en particulier les Égyptiens, employaient assez souvent une voyelle pour une autre. Aussi ne faut-il pas s'étonner de cette confusion, qui n'est qu'apparente, et qui ne porte, on le voit, que sur les voyelles.

La 7^e ligne n'offre aucune difficulté.

Il en est de même de la ligne suivante, où vous retrouverez tout d'abord les formes de notre planche 8^e.

La 9^e ligne offre matière au doute, et l'auteur lui-même l'a exprimé par un signe dubitatif. Nous pensons que les deux premiers signes pourraient être des C; ils ont les plus grands rapports avec le n^o 8 de notre pl. 11^e.

La 10^e ligne, celle des I, porte tous les caractères d'une ressemblance frappante avec nos signes de la planche 10^e.

Il en est de même des deux lignes qui suivent, sauf l'exception que nous avons signalée pour la ligne 12^e et que nous avons mise entre parenthèses.

Les rapports les plus frappants avec les signes de notre 13^e planche se trouvent encore dans la ligne 13^e, qui n'est à vrai dire qu'une reproduction de nos signes égyptiens. Même observation peut s'appliquer dans toute son extension aux deux lignes suivantes, celles des N et des S.

Nous avons déjà fait nos réserves sur quelques caractères de la 16^e ligne. Ajoutons ici que les deux premiers mis entre parenthèses nous sembleraient mieux se rapporter à la ligne précédente (voir nos planches 7^e et 15^e); et que les sept autres renfermés dans les deux dernières parenthèses nous paraissent exprimer aussi bien la

voyelle U ou V, que la voyelle O. Au reste nous venons de dire qu'il y avait peu d'importance à trop distinguer ces voyelles entre elles. Champollion les appelle ordinairement voyelles *vagues*, et nous trouvons les mêmes substitutions dans l'égyptien.

Notons toutefois les rapports singuliers d'identité qui se trouvent entre ces sept caractères et ceux de notre planche 6°.

La 47° ligne nous donne des signes que nous avons déjà vus dans nos planches alphabétiques (Pl. 47°).

Rien à noter sur les lignes suivantes, si ce n'est la parenthèse du n° 48, dont nous avons parlé tout-à-l'heure au n° 3.

La lettre T ou Th, le Tau mystérieux dont nous avons déjà fait mention, se trouve, ici comme partout, désignée par la croix, simple ou *ansée*.

Quelle conclusion tirer de tout cela ?

Des Pères de l'Église des premiers siècles affirment que les Hébreux ont emprunté leur Alphabet à l'Égypte ; d'autre part une tradition plus ancienne encore nous dit que les Grecs ont pris cet alphabet des Phéniciens, lesquels l'ont pris de l'Égypte ; la découverte incomparable de Champollion nous fait lire enfin ces hiéroglyphes, inconnus depuis tant de siècles, et le rapprochement de ces hiéroglyphes et de nos alphabets nous montre clairement la filiation de ces derniers ; enfin une autre découverte vient nous mettre sous les yeux et nous faire toucher au doigt les signes mêmes employés par Israël à sa sortie d'Égypte, et ces signes nous les retrouvons dans l'alphabet de l'Égypte. Donc l'alphabet hébreu, l'alphabet de toutes les langues sémitiques, l'alphabet de nos

langues elles-mêmes vient de l'Égypte. Donc nos traditions anciennes, nos enseignements d'autrefois, sont vrais ; donc la thèse que nous avons développée dans le chapitre précédent est désormais inattaquable.

APPENDICE.

I.

Texte grec du passage de Clément d'Alexandrie cité dans le premier chapitre. *Stromates*, livre I^{er}. (Pages 343 et 344 de l'édition de Paris 1841, in-folio).

Ἐν δὲ ἡλικίᾳ γενομένος, Ἀριθμητικὴν τε καὶ Γεωμετρικὴν Ῥυθμη-
τικὴν τε καὶ Ἀρμονικὴν· ἐτι δὲ Γατρικὴν ἅμα καὶ Μουσικὴν, παρὰ
τοῖς διαπρεπούσιν Αἰγυπτίων ἐδιδασκετο· καὶ προσέτι τὴν διὰ συμβο-
λῶν φιλοσοφίαν, ἣν ἐν τοῖς Ἑερογλυφικοῖς γραμμασὶν ἐπιδεικνύεται·

.
.

Προσεμνήθανε δὲ τὰ Αἰγυπτίων γραμμάτια, καὶ τὴν τῶν οὐρανίων
ἐπιστήμην, παρὰ πῃ Χαλδαίων, παρὰ πῃ Αἰγυπτίων· ὅθεν ἐν ταῖς
Πράξεσι πᾶσαν σοφίαν Αἰγυπτίων περικειμένον φέρεται. Εὐπόλεμος
δὲ ἐν ᾧ περὶ τῶν ἐν τῇ Ἰουδαίᾳ βασιλείων, τὸν Μωσὴ φησὶ πρῶ-
τον σοφὸν γενέσθαι, καὶ Γραμματικὴν πρῶτον τοῖς Ἰουδαίοις παρ-
δόναι· καὶ παρὰ Ἰουδαίων Φοινίκας περᾶλαβειν· Ἕλληνας δὲ παρὰ
Φοινίκων.

II.

Texte latin de la lettre de saint Jérôme, souvent citée dans le premier chapitre. *Epist. ad Paulam.* (Édition de M. Migne: *Patrologie* tom. xxii, col. 441-445).

AD PAULAM.

De Alphabeto Hebraico Psalmi cxviii.

Etylologias litterarum Hebraicarum, et interpretationes sanctam Paulam edocet : et quanta sint in connexion eorumdem elementorum divina mysteria, breviter exponit.

1. Nudius tertius, cum centesimum octavum decimum Psalmum tibi insinuare conarer, et dicerem, omnem moralem locum in eo esse comprehensum; et quomodo Philosophi solent disputationes suas in Physicam, Ethicam, Logicamque parti, ita et eloquia divina aut de natura disputare, ut in Genesi, et in Ecclesiaste, aut de moribus, ut in Proverbiis, et in omnibus sparsim libris, aut de Logica, pro qua nostri Theorici sibi vindicant, ut in Cantico canticorum, et in Evangeliiis (licet Apostolus sæpe proponat, assumat, confirmet atque concludat, quæ proprie artis dialecticæ sunt) studiosissime perquisisti, quid sibi velint Hebrææ litteræ, quæ Psalmo, quem legebamus, videbantur insertæ.

2. Respondi secundum ordinem litterarum eum esse compositum, quod videlicet ex prima littera, quæ apud eos vocatur *Aleph*, octo versus inciperent. Rursus ex sequenti *Beth* totidem versus exordium sumerent : ac postea ex *Gemel* idem numerus completeretur : atque ita usque ad *Thau*, quæ apud eos extrema littera est, Psalmum esse conscriptum : et ex singulis quibusque elementis secundum interpretationes eorum debere intelligi quæ sequerentur. Identidem flagitas, ut tibi interpretationes singularum edicerem litterarum. Dixi, fateor, verum quia propter barbariem linguæ memoria labitur omne quod diximus, desideras Commentariolum fieri, ut si in aliquo forte litabaveris, oblivionem lectio consoletur.

3. *Quatuor Psalmi Alphabetici.* — Ac prius quam de singulis disseram, scire debes, quatuor Psalmos secundum ordinem Hebræorum incipere elementorum : centesimum decimum, et centesimum undecimum, et hunc de quo nunc scribimus, et centesimum quadragessimum quartum (et tricesimum sextum). Verum debes scire in prioribus Psalmis, singuli litteris singulos versiculos, qui trimetro iambico constant, esse subnexos. Inferiores vero tetrametro iambico constare, sicuti et Deuteronomii Canticum [scriptum est. In centesimo decimo octavo Psalmo singulas litteras octoni versus sequuntur. In centesimo qua dragesimo quarto singulis litteris sin-

guli versus gemini deputantur. Sunt qui et alios hoc ordine putent incipere, sed falsa eorum opinio est. Habes et in Lamentationibus Jeremiæ quatuor Alphabeta, e quibus duo prima quasi Saphico metro scripta sunt : quia tres versiculos qui sibi connexi sunt, et ab una tantum littera incipiunt Heroici comma concludit. Tertium vero Alphabetum trimetro scriptum est, et a ternis litteris, sed eisdem terni versus incipiunt. Quartum Alphabetum simile est primo, et secundo. Proverbia quoque Salomonis extremum claudit Alphabetum, quod tetrametro iambico supputatur, ab eo loco, in quo ait : *Mulierem fortem quis inveniet* (Prov. 31. 10).

4. Quomodo autem in his nostris litteris non potest quis ad legendam verba, texendaque procedere, nisi prius ab elementis comperit : ita et in Scripturis divinis non valemus ea quæ majora sunt nosse, nisi Ethicæ habuerimus exordium, secundum illud quod Propheta dicit : « A mandatis tuis intellexi (Ps. 118. 104); quod videlicet post opera comperit habere scientiam secretorum. Verum jam compleendum est quod petisti, ut sensum uniuscuiusque elementi interpretatio annexa significet.

5. Aleph interpretatur *doctrina*. Beth, *domus*. Gemel, *plenitudo*. Deleth, *tabularum*. He, *ista*. Vau, *et*. Zai, *hæc*. Heth, *vita*. Tet, *bonum*. Iod, *principium*. Caph, *manus*. Lamed, *disciplina* sive *cordis*. Mem, *ex ipsis*. Nun, *sempiternum*. Samech, *adjuvatorium*. Ain, *fons* sive *oculus*. Phe, *os*, ab ore, non ab osse dictum intellige, ne litterarum ambiguitate fallaris. Sade, *justitia*. Coph, *vocatio*. Res, *capitis*. Sen, *dentium*. Thau, *signa*.

6. Post interpretationem elementorum intelligentiæ ordo dicendus est. Aleph Beth Gemel Deleth, prima connexio est, *doctrina domus plenitudo tabularum*; quod videlicet doctrina Ecclesiæ, quæ domus Dei est, in librorum reperiatur plenitudine divinorum,

7. Secunda connexio est : He Vau Zai Heth ; *ista et hæc vita*. QUÆ ENIM ALIA POTEST ESSE vita sine scientia Scripturarum, per quas etiam ipse Christus agnoscitur, qui est vita credentium?

8. Tertia connexio habet : Tet Iod, *bonum principium* : quia quamvis nunc sciamus universa quæ scripta sunt, tamen ex parte cognoscimus, et ex parte prophetamus : et nunc per speculum videmus in ænigmate. Cum autem meruerimus esse cum Christo, et similes Angelis fuerimus, tunc librorum doctrina cessabit, et tunc videbimus faciem ad faciem bonum principium sicuti est.

9. Quarta connexio est : Caph Lamed ; *manus disciplina*, sive *cordis*. Manus intelliguntur in opere, cor et disciplina interpretantur [al. *intelliguntur*.] in sensu : quia nihil facere possumus, nisi prius quæ facienda sunt scierimus.

10. Quinta connexio est : Mem Nun Samech, *ex ipsis sempi-*

ternum adjutorium. Hoc explanatione non indiget, sed omni luce manifestius est, ex Scripturis aterna subsidia ministrari.

11. Sexta connexio habet : *Ain Ple Sade; fons sive oculus oris justitie* : secundum illud quod in tertio numero exposuimus.

12. Septima connexio est, quæ et extrema, quod et in ipso quoque septenario numero sit mysticus intellectus : *Coph Res Sen Thau; vocatio capitis dentium signa*. Per dentes articulata vox promittit, et in his signis ad caput omnium, qui est Christus, pervenitur, per quem venit ad regnum sempiternum.

13. Oro te, quid hoc sacratius sacramento? quid hac voluptate jucundius? Qui cibi, quæ mella sunt dulciora, quam Dei scire prudentiam, et in abdita ejus intrare, et sensum Creatoris inspicere, et sermones Domini Dei tui, qui ab hujus mundi sapientibus deridentur, plenos discere sapientia spiritali? Habeant sibi ceteri, si velint, auas opes, gemma bibant, serico nitant, plausu populi delectentur; et per varias voluptates, divitias suas vincere nequeant. Nostræ divitiæ sint, in lege Domini meditari die ac nocte, pulsare januam non patentem, panes Trinitatis accipere, et sæculi fluctus, Domino præeunte, calcare.

14. Saluta Blasillam, et Eustochium tirunculas nostras. Saluta Felicianam, vere carnis et spiritus virginitate felicem. Saluta reliquum castitatis chorum, et domesticam tuam Ecclesiam, cui omnia, etiam quæ tuta sunt, timeo; ne dormiente patre familias, inimicus homo zizania superseminet : quamvis etiam dicere audeant, *Ego civitas firma, civitas quæ non oppugnetur* (Isai. 27. 3. *juxt. LXX*). Nullus, hostili obsidente exercitu, securus est. Nemo, ut beatus Cyprianus ait, satis tutus, periculo proximus. Exemplar Epistolæ, si accipere voluerit *πονομοσύνη* (Id est *laboris studiosissima*) nostra Marcella, tribuito. Et memento mel, obsecrans, ut Dominus noster Jesus Christus conterat Satanam sub pedibus nostris velociter.

III.

Textes d'Eusèbe cités dans le chapitre premier. Préparation évangélique, livre 10^e, chap. 5^e, — livre 11^e, chap. 6^e, (Traduction de M. Ségurier de Saint-Brison. — Tome deuxième, pages 73-74, et 121-122).

QUÉ LES GRECS ONT TIRÉ EN TOUTES CHOSÉS DE GRANDS SECOURS DES BARBARES.

Le premier qui ait introduit en Grèce les lettres communes, c'est-à-dire les premiers éléments de la grammaire, est certainement Cadmus, Phénicien d'origine; ce qui a autorisé quelques anciens à nommer les lettres *ποινιχία γράμματα*. Il est des au-

teurs qui en rapportent la découverte aux Syriens; or, les Hébreux sont Syriens, voisins de la Phénicie, et habitant un pays nommé anciennement Phénicie, puis Judée, et aujourd'hui Palestine. Les noms qu'on donne aux lettres grecques ne sont pas très différents de ceux des leurs; mais, chez eux, le nom de chaque lettre a une valeur significative, qu'il n'a pas pour les Grecs. Vingt-deux éléments composent tout l'alphabet chez les Hébreux; le premier en est *Alph*, qui, traduit dans la langue grecque, voudrait dire *instruction*, le deuxième *Beth*, s'interprète par le mot *maison*, le troisième *Gimel* est le *complément*, le quatrième *Delth* est le signe de *tablettes*, le cinquième *E*, veut dire *même*. Ces caractères rapprochés l'un de l'autre, donnent cette phrase : *L'instruction de la maison est le complément même des tablettes*; après ceux-ci vient le sixième élément qu'ils prononcent *Fau* (ἐν τῷ οὐνοῦ), ce qui veut dire *en elle*; ensuite *Zai* signifie *vit*. Après vient *Eth*, qui est le vivant; en sorte que le tout ensemble a la signification suivante : *En elle vit le vivant*. A la suite, le neuvième élément le *Teth*, veut dire *Beau*; après quoi *Joth*, se traduit par *commencement*, et les deux ensemble : *Le beau commencement*. Après ceux-ci vient *Chaph*, qui est : *cependant*; ensuite *Labd*, qui est *apprenez*, et le tout : *cependant apprenez*; en suivant, vient le treizième élément *Mem*, qui veut dire *d'eux* ou *d'elles*; puis *Noun* qui est *éternel*; après *Samch*, qu'on traduit par *secours*, de manière que lue ensemble, cette série de lettres veut dire : *Le secours éternel vient d'elles*. Après quoi vient *Ain*, dont la signification, en le traduisant, est : *source* ou *œil*; à la suite *Phé*, *bouche*, et toujours en continuant *Sadé*, qui est *justice*, le sens total : *La source ou œil et la bouche de la justice*; à la suite de cet élément vient *Coph*, qu'on rend par *appel*. Après *Rhès*, qui est *tête*, et après ceux-ci *Sen* : *les dents*. Puis le vingt-deuxième élément est *Thau*, qui veut dire *signes*; en sorte qu'on trouve pour sens : *l'appel de la tête et les signes des dents*. Voici donc la méta phrase ou interprétation de ces éléments qui ont le sens complet, correspondant à la valeur d'idée du nom de chacun d'eux, ce qu'on ne pourrait pas trouver chez les Grecs.

D'où l'on est forcé d'avouer que ces éléments ne sont pas nés en Grèce, mais y ont été évidemment transportés d'une langue barbare. On peut encore s'en convaincre par la dénomination de chacun des éléments. En quoi Alpha diffère-t-il d'Alph, Beta de Beth, Gamma de Ghimel, Delta de Delth, l'Héta de l'E, le Zeta du Zai, le Teth du Theta, et tous les autres pareillement? en sorte qu'il est incontestable que toutes ces voix ne sont pas originaires de la Grèce; mais bien venues des Hébreux, chez lesquels on a

montré que chacune d'elles possède un sens spécial. Ces éléments donc ayant eu un principe d'existence chez ce peuple, ils se sont propagés chez les autres, et sont parvenus définitivement chez les Grecs.

.....

Mais qu'est-il besoin que j'essaie ici de développer la rectitude qui a présidé à l'imposition des noms, chez les Hébreux, en tirant mes preuves de Moïse, dont la sagesse l'emporte sur toutes les autres, puis des livres saints et de mille autres; cette exposition demanderait beaucoup plus de loisir que le plan de cet ouvrage ne m'en concède? Mais quoi, les Grecs ne sauraient nous donner les étymologies des premiers éléments de la grammaire, Platon même ne saurait déduire la raison qui a créé la distinction des voyelles et des consonnes; tandis que les enfants des Hébreux seraient en état de nous montrer l'origine de l'Alpha, qui est nommé Alph par eux, et qui signifie instruction; de Bêta, qu'il leur plaît de prononcer Beth, nom d'une maison pour eux; en sorte, que le sens attaché à ces voix est, l'instruction de la maison, ou pour parler plus clairement, la doctrine ou instruction domestique. La troisième lettre, au lieu de Gamma, ils la prononcent Gimel, c'est ainsi qu'ils appellent la plénitude. Ensuite, la quatrième lettre dont le son est Delth, signifie les tablettes (Δελτοι); ils marquent donc par ces quatre lettres, que l'enseignement écrit remplit les tablettes. En continuant cet examen des autres éléments grammaticaux, avec réflexion et maturité, on se rendrait compte du nom de chacun. Quant à ce qu'on rapporte des sept voyelles, qui, réunies ensemble, possèdent un nom et un son mystérieux, que les enfants des Hébreux écrivent en quatre lettres, et qu'ils rapportent à la suprême puissance de Dieu, c'est une tradition transmise des pères aux enfants, qu'il est interdit à la multitude de proférer, attendu que c'est un mystère. Et je ne sais d'où il est arrivé que quelqu'un des sages de la Grèce, en ayant eu connaissance, y a fait allusion dans les vers suivants: « Les sept lettres voyelles me célèbrent, moi qui suis le Dieu impérissable; le père infatigable de tous les êtres, je suis la Cythare indestructible de l'univers; c'est moi qui ai trouvé l'accord harmonieux du tourbillon des cieux. » Si l'on voulait continuer le même examen, pour chacun des autres éléments grammaticaux des Hébreux, on leur trouverait un sens pareil. Nous nous sommes déjà livrés à ce travail, lorsque nous avons démontré que les Grecs avaient reçu des secrets de tout genre, de la part des barbares. Si quelqu'un s'appliquait à l'étude spéciale de la langue hébraïque, il verrait avec quelle justesse de signification les noms ont été distribués par ces hommes.

IV.

Noms des lettres de l'alphabet hébreu d'après Eusèbe. (Loc. citat.)

Alph.	אַלף.	μαθησις.
Beth.	בֶּתְּ.	οἶκον.
Gimel.	גִּימֵל.	πληρωσις.
Delth.	דֶּלֶת.	δαλτων.
He.	הֵ.	αὐτή.
Vau.	וָּ.	ἐν αὐτῇ.
Zai.	זַי.	ζη.
Heth.	הֵת.	ὁ ζων.
Teth.	תֵּת.	καλή.
Ioth.	יוֹת.	ἀρχή.
Chaph.	כָּפֶ.	ὁμοις.
Labd.	לָבֶד.	μαθε.
Mem.	מֶמֶ.	ἐξ αὐτῶν.
Noun.	נוּן.	αἰωνία.
Samch.	סַמֶּךְ.	βοηθεῖα.
Ain.	אֵיִן.	πηγὴν-ὀφθαλμον.
Phé.	פֶּה.	ρομα.
Sadé.	סָדֶה.	δικαιοσύνην.
Coph.	קוֹפֶ.	κλησις.
Rhès.	רֶהֶס.	κεφαλή.
Sen.	שֵׁן.	ὀδοντες.
Thau.	תָּו.	σημεία.

V.

Noms des lettres de l'alphabet hébreu d'après saint Jérôme.

Aleph.	Doctrina.	Lamed.	Disciplina sive cordis.
Beth.	Domus.	Mem.	Ex ipsis.
Gemel.	Plenitudo.	Nun.	Sempiternum.
Deleth.	Tabularum.	Samech.	Adjutorium.
He.	Ista.	Ain.	Fons sive oculus
Vau.	Et.	Phé.	Os (ab ore, non ab aesse)
Zai.	Hæc.	Sadé.	Iustitia.
Het.	Vita.	Coph.	Vocatio.
Teth.	Bonum.	Res.	Capitis.
Iod.	Principium.	Sen.	Dentium.
Caph.	Manus.	Thau.	Signa.

VI.

De l'alphabet secret des Grecs.

Cet alphabet, que nous avons reproduit au bas de la planche 25^e d'après la *Palæographia græca* de D. Bernard de Montfaucon, offre des caractères d'origine égyptienne d'une évidence telle qu'il semblerait superflu de faire autre chose que de les indiquer.

Ainsi, l'*alpha* est presque trait pour trait l'hieroglyphe de notre planche 1^{re}. — Le *delta* reproduit d'une manière on ne peut pas plus exacte le 4^e signe démotique de la planche 4^e. — L'*epsilon* se retrouve dans plusieurs formes de la planche 5^e. — Le *delta*, le *thêta*, l'*iôta* surtout, sont purement égyptiens. — On trouve les mêmes ressemblances pour les lettres qui suivent. L'analogie est surtout frappante dans le *tau*, dans l'*ypsilon*, dans l'*omicron*. — Enfin les 10 signes à part dans l'angle inférieur de la même planche 25^e, signes purement idéographiques employés quelquefois chez les Grecs, comme aujourd'hui encore il n'est pas rare d'en employer d'analogues pour exprimer les idées qui se rapportent aux choses de l'astronomie, aux divisions des saisons et des années, sont un reste de l'écriture primitive, hieroglyphique figurative, encore en usage à la Chine. Nous ferons particulièrement remarquer le second signe de la seconde colonne (le 5^e des 10), et son identité parfaite avec le dessin qui chez les Égyptiens, comme ici chez les Grecs, représente et signifie l'eau, des amas d'eaux, la mer.

